

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOGRAMMA

VOL. IV -- N° 10

Samedi, le 12 Juin 1897

Paraîtra très prochainement

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE

LÉGENDE CANADIENNE

Illustrée de 9 gravures

Sera donnée complète en 1 numéro

L'HOMME AUX CENT FEMMES

NOUVELLE ILLUSTRÉE

La publication de cette nouvelle,
l'une des plus originales que l'on
puisse lire,

. DANS CE NUMÉRO

Complète avec le prochain numéro.

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

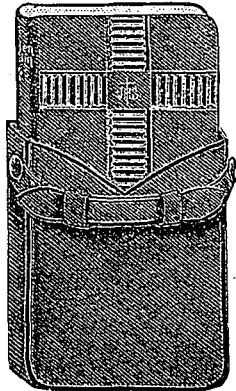
22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS
LE NUMÉRO

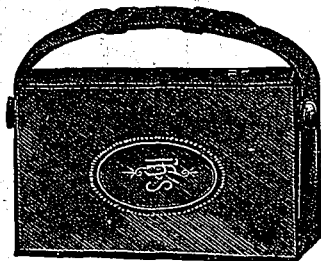
La grande librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256 et 258, rue St-Paul, Montréal

SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION



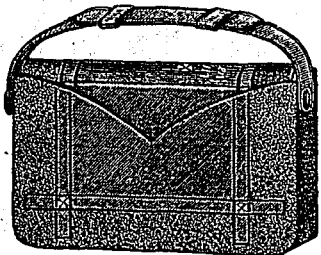
Reliure No 705

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75
 PAROISSIEN N° 1021..... \$ 3.00



Reliure No 709

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 710

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.75



- - Chapelets - -

Chapelets en nacre	de 25 cts à \$3.00	la pièce
" cristal	" 10 cts "	4.50 "
" grenat	" 10 cts "	2.00 "
" améthyste	" 25 cts "	4.00 "
" topaze	" 25 cts "	4.00 "
" coco	" 10 cts "	0.50 "

ETUIS A CHAPELETS

Étuis à chapelets en veau, cuir de Russie, maroquin, chagrin, mouton chagriné, de 10 cts à 50 cts la pièce.

INSCRIPTIONS

Inscriptions en or, noms et date de la 1re communion, apposées sur tous les étuis, 25 cts extra pour chaque.

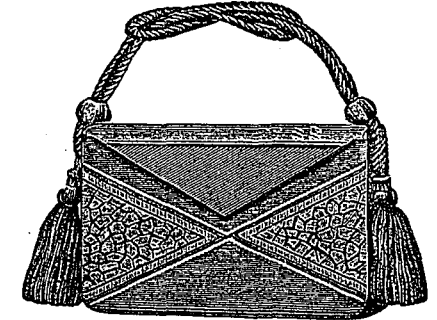
BRACELETS PORTE-BONHEUR

En cristal,	de 40 cts à \$1.50	la pièce
En améthyste,	" 40 cts "	1.50 "
En topaze,	" 40 cts "	1.50 "
En saphyr,	" 40 cts "	1.50 "

- - Médailles pour Communautés - -

En argent contrôlé, avec place au verso pour inscription de la date

Prix : 30 cts, 40 cts, 60 cts, 80 cts et \$1.00 la pièce.



Reliure No 715

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 716

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75

COLLIERS POUR MEDAILLES

Prix : 30 cts, 60 cts, 90 cts, \$1.70 et \$2.00 la pièce.

CROIX EN NACRE DE PERLE

Surmontée d'un christ en argent contrôlé.

Prix : 30 cts, 40 cts, 55 cts, 75 cts et \$1.35 la pièce.

LA TERRE A VOL D'OISEAU



ÉTATS-UNIS — DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES — Dessin de TAYLOR, d'après une photographie

UNE LUEUR D'ESPERANCE.



Lebrun. — Lorsque j'ai mal aux dents, la douleur disparaît quand ma femme m'embrasse.

Lenoir, très souffrant. — Pensez-vous qu'elle soit à la maison, dans le moment ?

Contraste :

Madame. — N'est-il pas étrange que nous ne puissions parler sans nous quereller !

Monsieur. — Et quand nous nous querellons, nous ne parlons pourtant pas !

Le jeune Bob entre triomphant chez Mlle Léveillé.

— Tu sais pas, Nini, ma sœur Lou va épouser ton frère Paul. Faut pas lui en parler parce qu'il n'en sait encore rien lui-même.

A la Taverne on vient de servir une sole à un client.
— Ah ! fait celui-ci, après en avoir porté un filet à ses lèvres, je regrette ne pas être venu dîner ici il y a huit jours.

— C'est flatteur pour nous, monsieur, répond le patron en s'inclinant.

— Ça, je ne m'en soucie guère. Ce que je veux dire, c'est que j'aurais préféré manger cette sole il y a huit jours que maintenant.

Vertus bienfaisantes

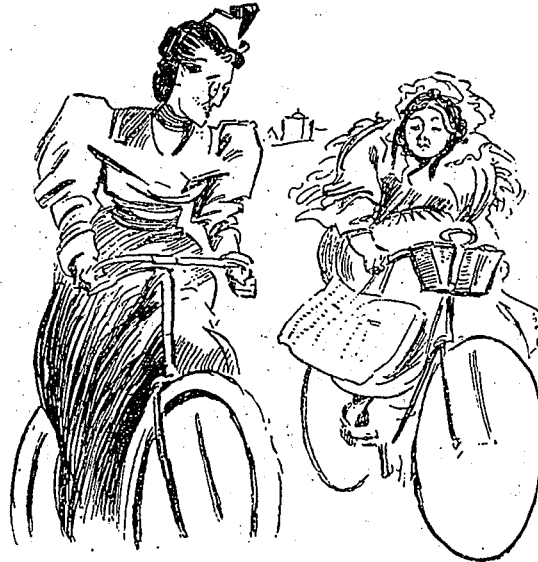
Il faut avoir expérimenté les vertus bienfaisantes du **Baume Rhumal** pour expliquer la vogue dont il jouit dans le monde médical.

Il trouvait à redire à ses ragôts ; il n'aimait pas ses entremets.

Il désirait qu'elle fit des biscuits comme en faisait sa mère. Elle ne savait pas laver les assiettes ; elle ignorait l'art de faire un civet ; elle ne raccommodait pas ses chaussettes comme le faisait sa mère.

Sans doute elle n'était point parfaite quoi qu'elle fit de son mieux. Enfin elle s'avisait, un jour, qu'il était temps qu'elle eût un peu de repos, de sorte que ce jour-là son mari ayant recommencé ses litanies ordinaires, elle se retourna et lui frotta les oreilles juste comme le faisait sa mère.

CE QU'ON VERRA AU XX SIECLE



La gouvernante du ministre. — J'ai été chagrine, Bridgide, de voir votre mari *marcher* réellement le jour du Sabbat. " Tu travailleras six jours. . ." est-il écrit.

AU BIVOUC



Premier Grec. — Je vois que les Turcs ont encore tué un compatriote, à Constantinople.

Second Grec. — Pourquoi cela ?

Premier Grec. — Pour avoir chanté : " Seulement qu'une femme pour moi," sous les fenêtres du palais du Sultan.

A la campagne, deux jeunes demoiselles aperçoivent une vache qui semble les contempler d'un mauvais œil.

— Je suis sûre qu'elle est en fureur, fait l'une d'elles. Passe devant, Marie, ma chère ; tu es végétarienne.

Il y a, paraît-il, un moyen sûr de reconnaître si la gibelotte que l'on vous sert est faite avec du lapin ou du chat. Si vous soupçonnez que le lapin qu'on vous présente a fait le chevalier de gouttières sur les toits des maisons d'en face, vous n'avez qu'à appeler le minet du restaurant et à lui présenter quelques os que vous tirez du plat. Si ce sont des os de lapin, Miaou se chargera de les nettoyer. Mais s'ils appartiennent à un de ses camarades, son poil se hérissera et il prendra la fuite :

" Les chats ne se mangent pas entre eux."

— Comment se fait-il, Adèle, que je vous ai vu traiter vos amis, ce soir, et leur servir de mon gâteau aux fruits et de mon muscat.

Adèle. — Sur ma vie, madame, je ne puis le dire, car j'avais bien eu soin de mettre du papier dans le trou de la serrure.

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

LES PRODUCTIONS DE L'ILE DE CUBA

L'Espagne lutte avec énergie pour réprimer l'insurrection cubaine qui s'efforce de se rendre maîtresse de l'île. Si, par malheur, elle n'y parvenait pas, elle perdrait certainement l'un des plus beaux fleurons de sa couronne. Ce n'est pas sans raison que l'on a appelé Cuba "la perle des Antilles". La nature lui a donné tous les éléments de la richesse.

La superficie de Cuba est de 112,891 kilomètres carrés, et si l'on y ajoute l'île Pinos et les autres petites îles qui avoisinent Cuba, on arrive au chiffre de 118,833 kilomètres carrés. Le littoral est très dentelé. Les récifs qui bordent la côte en rendent les abords difficiles ; mais, derrière ces brisants, les navires peuvent, ayant franchi les passes, trouver un asile sûr.

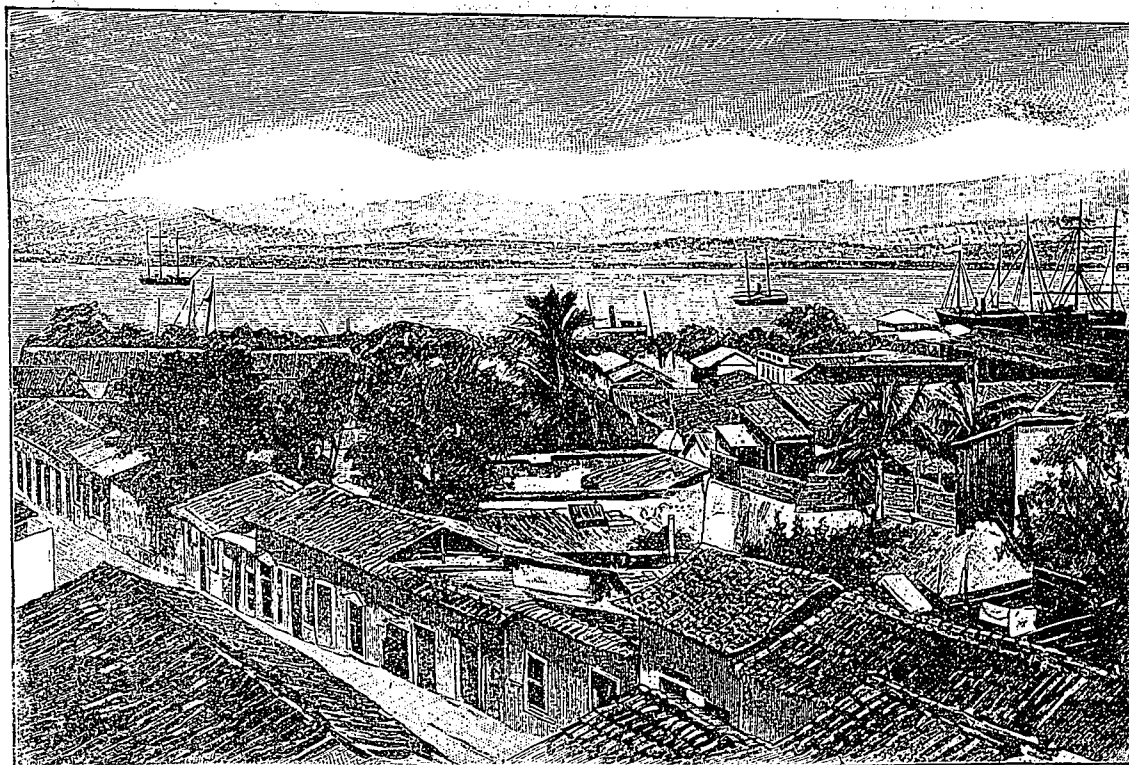
Les ports sont nombreux. Le plus étendu est celui de Nuevitas qui a 148 kilomètres carrés ; celui de Cienfuegos, à 65 kilomètres. Le port de Santiago de Cuba, qui représente notre gravure, est une baie de 12 à 13 kilomètres de profondeur qui se déploie à l'intérieur en un magnifique bassin ramifié de criques secondaires ; l'entrée est étroite, mais profonde. Il faut citer encore les ports de Guantanamo, de Trinidad, de la Havane, de Matanzas, de Cardenas.

La flore de Cuba est remarquablement riche et variée et réunit celles de l'Amérique du Nord semi-tropicale, du Mexique et de l'Amérique du Sud. L'humidité qui est considérable, et la chaleur qui est assez constante, facilitent le développement d'une végétation abondante.

La flore de Cuba comprend presque toutes les plantes qui vivent dans les autres Antilles et sur le pourtour des côtes américaines, de la péninsule de la Floride aux bouches de l'Orénoque. On y trouve à la fois le palmier et l'acajou de la zone torride et les pins sylvestres de l'Amérique du Nord ; c'est à ces derniers que l'île Pinos doit son nom.

En 1876, Rodriguez Ferrer énumérait 3,350 espèces de plantes phanérogames à Cuba, sans y comprendre celles introduites par les Européens.

La plus grande partie du sol est propre à la culture, bien que 10 pour cent seulement de la superficie soit cultivé. Il y a environ 9,900 kilomètres carrés mis en culture ; les prairies occupent 3,000 kilomètres carrés



CUBA — LE PORT DE SANTIAGO

et les forêts 4,000. Plusieurs milliers de terrains cultivables restent malheureusement en friche. De fâcheuses mesures administratives ont entravé le développement économique de l'île ; les guerres civiles l'ont retardé également. Les ouragans ont fréquemment aussi ravagé les plantations, mais la grêle y est rare.

L'île de Cuba a aussi contre elle son défaut de salubrité. Le climat est doux, il est vrai, de novembre à mai ; mais durant la saison des pluies, la fièvre palu-

déenne sévit le long des côtes, surtout sur les rives basses et marécageuses de la province orientale de l'île. La région la plus salubre de l'île est précisément celle des hauteurs qui dominent cette partie de la côte. La dysenterie fait beaucoup de ravages parmi les blancs ; la fièvre jaune se montre fréquemment. Le choléra frappe surtout les noirs et les Chinois. Dans les sucreries se développe souvent une maladie qui ressemble beaucoup au beri-beri.

A LA SOCIÉTÉ DES CÉLIBATAIRES



— Comme preuve de ma haine contre le sexe, malgré que j'aime beaucoup le sel, je vous dirai que pas un grain ne m'a touché la langue depuis quarante ans, à cause de l'épisode de la femme de Loth.

Pendant le cours d'une représentation, dans un grand cirque, on vint annoncer au public mécontent que le dompteur ne pourrait paraître ce soir-là au milieu de ses animaux.

— Et pourquoi cela demanda un spectateur grincheux.

— Parce que, messieurs et mesdames, sa femme lui a donné une raclée.

Paul est très chauve. Marie, pleine de prévenances pour son mari, vient d'imaginer un moyen de soustraire l'occiput de Paul à un des mille désagréments auxquels la calvitie expose.

Voici venir le mois des roses et des mouches. Eh bien ! Marie a peint une araignée sur la tête de son mari pour en éloigner les tourmenteuses ailées.

Les femmes sont jalouses de leur domination, et les hommes de leurs plaisirs.

HENRI FOUQUIER.

Les jeunes dames d'une ville dont la discrétion nous oblige à taire le nom viennent de protester contre les "bavardes." Elles ont fondé un club auquel elles ont donné le nom de Club de la Pensée. Les membres viennent là pour méditer et la règle est celle du jeu de whist, le silence.

L'idée a eu tellement de succès, que le jour de l'inauguration, on a parlé cinq heures durant sur les avantages de la méditation silencieuse.

Client. — Garçon, deux œufs à la coque ; faites les cuire quatre minutes.

Le garçon. — Bien, monsieur ; dans une demi-seconde vous êtes servi.

MARIAGE A L'AMÉRICAINNE



Maintenant, cher comte, ne présumez pas. Vous savez que j'ai consenti à vous marier seulement parce que la couleur de votre nez faisait ressortir mon teint. Je vous l'ai dit.

IL EST BON D'ÊTRE PRUDENT



— Etes-vous pharmacien dûment gradué ?
 — Je le suis, monsieur.
 — Particulier ? d'une grande expérience ?
 — Quelque chose comme quarante cinq ans.
 — Ah ! voilà qui est bien. Vous pouvez alors me mêler pour deux sous de miel et de borax.

Une maman aidait son petit garçon pour la leçon de géographie. Quand on arriva au mot désert, qu'il ne comprenait pas très bien, la maman lui répliqua que c'était un lieu aride où rien ne poussait. Le visage du petit garçon s'illumina et sûr d'avoir tranché la difficulté il voulut, donner un exemple, pour montrer qu'il savait ce qu'était un désert : C'est quelque chose comme la tête à papa, dit-il.

Ce qu'il y a de remarquable dans le concert de l'Europe, c'est qu'il consiste surtout en ouvertures.

Expérience concluante

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations : c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède, c'est le **Baume Rhumal**. En vente partout.

LA PRESQU'ILE SLAVO-GRECQUE

TURCS OU OSMANLIS

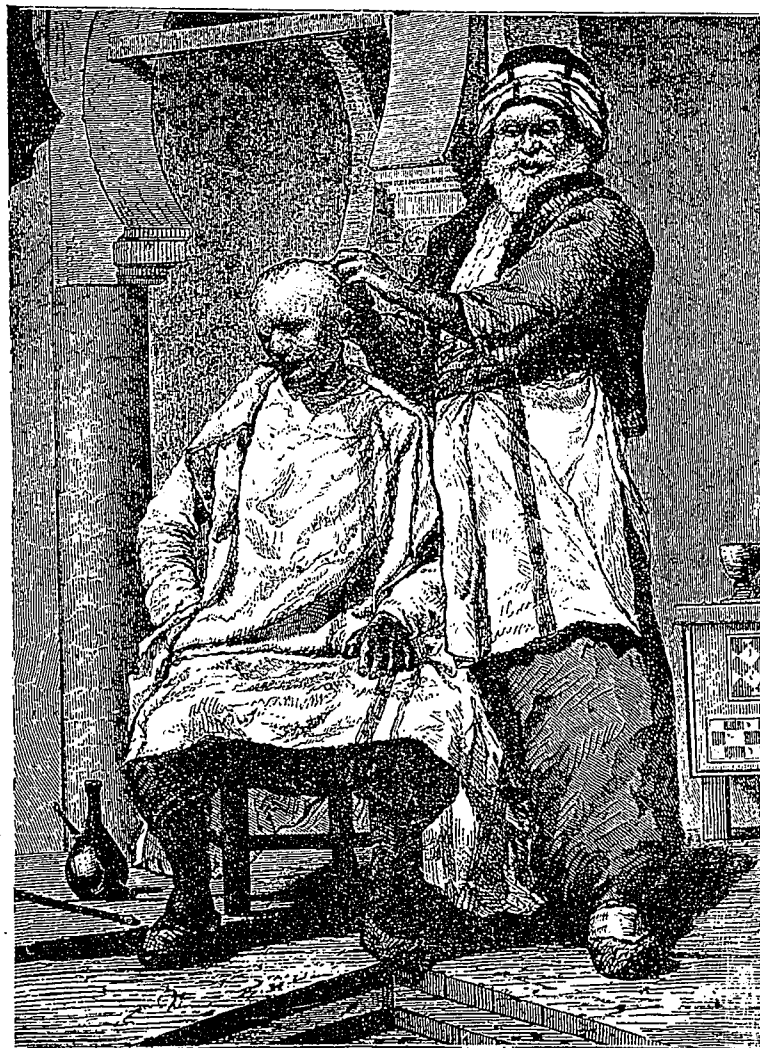
Combien sont-ils ? On ne sait, faute de vrais recensements et parce que le nom de Musulman et celui de Turc s'emploient souvent l'un pour l'autre dans cet Orient où la religion passe avant la nationalité. Ils diminuaient déjà beaucoup malgré l'immigration des Turcs de l'Asie Mineure, centre de leur puissance et pépinière de leur armée, quand, à la suite de leurs dernières déroutes, les Osmanlis d'Asie ont cessé de refluer sur l'Europe, et les Osmanlis d'Europe ont commencé de refluer sur l'Asie.

Point féconds, ils portaient seuls jusqu'à ce jour le poids de la conscription dont les raïas ou "bétail", les chrétiens, étaient exempts, comme indignes de servir sous la bannière du Prophète. Ce peuple indolent d'esprit et de corps, mais honnête, simple, droit, les classes dirigeantes à part, ce vieux camp toujours prêt à la guerre quoique la guerre le trahisse, cette nation mélancoliquement résignée parle une langue sans aucune espèce de rapport avec les nôtres, le turc dont on use, en divers dialectes, sur d'immenses espaces, dans l'Asie centrale et septentrionale, et jusqu'en pleine Russie ; il a des liens de parenté avec le hongrois, le finlandais et autres idiomes dits agglutinants.

Sa richesse de mots est extraordinaire parce qu'à ses propres vocables il a mêlé des milliers de termes arabes et de termes persans : lorsque les Osmanlis, de horde sauvage, devinrent un puissant peuple bataillant avec les nations policées, il leur fallut emprunter à l'arabe, la langue religieuse, et au persan, langue littéraire de l'Orient, tous les mots d'un nouvel et vaste horizon d'idées, mais la grammaire demeura la même, et en somme le turc resta le turc.

PEUPLES NON TURCS — SLAVES, ROUMAINS, ALBANAIS
ET GRECS

Les slaves, divisés en Bulgares et en Serbes, vivent au sud du Danube et de la Save, de l'Adriatique à la mer Noire.



UN BARBIER TURC — DESSIN DE M. ANTONIN PROUST

Les Roumains ont leurs demeures sur la rive gauche du Danube, sur quelques points de la rive droite, et en groupes flottants, disloqués, de toutes parts cernés, dans le centre de la Péninsule, surtout autour du Pinde, sous le nom du Zinzares, de Koutzo-Vlaques, de Macédo-Vaques. Les Albanais ont les Montagnes qui plongent sur l'Adriatique, entre les Slaves au nord et les Grecs au sud. Les Grecs enfin tiennent la Grèce, le sud de l'Épire, quelques cantons de la Macédoine, la presqu'île salonicienne, une partie du littoral de la mer Égée, et ils sont fort nombreux à Constantinople.

Grecs, Albanais, Roumains, Slaves, et même les Osmanlis, en partie fixés au sol, ces cinq peuples sont des nations positives — le Turc a dominé, sa ruine date d'hier, il règne encore dans la capitale, il cultive au pied du Balkan ; l'Albanais, race dure, a jusqu'à ces dernières années aidé les Osmanlis à tenir les autres nations sous le joug, non seulement dans la Turquie d'Europe, mais aussi dans les terres d'outre-mer qui relèvent du Grand Seigneur ; les Grecs étaient colons du littoral deux mille ans au moins avant qu'on connût le nom turc ; les Slaves, les derniers venus, sont les plus nombreux ; enfin, les Roumains, peuple que son premier élément, les Daces (?), rattache immémorialement aux plaines du Danube et au bloc des Carpates, sont les vrais fils du sol, quoiqu'on se plaise à les faire exclusivement "latins" à cause de leur langue, et qu'on donne ainsi plus d'importance à la greffe latine qu'à la sève du tronc primitif.

À côté de ces nations positives, il y a le reste des Circassiens que les Turcs avaient dispersés dans le pays pour rompre l'unité des Slaves ; il y a les nations que nous nommons négatives (malgré l'influence de deux d'entre elles), parce qu'elles ne se fixent point au sol, ou du moins très peu. L'une des trois, celle des Bohémiens, est surtout faite de vagabonds ; les deux autres, Arméniens et Juifs, se composent de marchands cosmopolites, gens de boutique et non gens de labour, de financiers, de brocanteurs, brasseurs d'affaires, usuriers et expropriateurs qu'on est tenté de ranger dans la catégorie des classes dangereuses. On estime ces trois nations à plusieurs centaines de milliers d'hommes chacune.

C'ÉTAIT MINCE DE NOURRITURE



M. Jobard. — Ma chère, ne me tracasse pas dans le moment ; j'ai la tête en proie... à... enfin, j'ai quelque chose qui me ronge l'esprit...

Madame. — Qui te ronge l'esprit, en vérité ? Bien, quoi que ce soit, la pauvre chose n'engraïssera pas !

Le comble de la surprise c'est ce qui est arrivé, l'autre soir, à un voleur émérité. Il en avait un peu dans les voiles, et, ayant à faire un coup cette nuit là, il arriva sans s'en douter ni sans savoir, jusqu'à sa maison où il fractura sa porte. Si sa femme ne s'était éveillée au bruit et ne l'eût interpellé, il se volait lui-même.

Prescription favorite

La prescription favorite pour le traitement du rhume, de la grippe, de la toux et de la bronchite, tout le monde la connaît aujourd'hui, c'est le **Baume Rhumal**, le célèbre spécifique français, le remède souverain contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

— Cette bosse, dit le phrénologiste, en mettant le bout des doigts sur une proéminence crânienne du jeune Vasydonc, est la bosse de la locomotion.

— C'est exact, dit Vasydonc. Je l'ai attrapée, avant hier, en tombant de bicyclette.

Le boucher. — J'ai besoin d'un garçon de votre âge comme commis. Si le cœur vous en dit, entrez chez moi à six piastres par mois.

L'apprenti. — Et aurais-je la chance de monter ?

Le boucher. — Oh, oui ! vous monterez demain à 6 heures le gigot chez la dame du 5ème.

Le propre de la jeunesse est d'accepter les idées avec docilité et de les défendre avec violence.

ETIENNE LAMI.

LES HOMMES DU XX SIÈCLE



I

Le musicien et le peintre.
Une oreille pour la musique et un œil pour la peinture.

IL EN CONNAISSAIT LA VALEUR



M. Caissier. — Comment ! une demande pour la main de ma fille, monsieur !... Dieu me pardonne, elle n'a pas encore fini d'aller à l'école.

Jeune Poussette. — Je sais cela, monsieur ; mais j'ai cru bien faire en venant de bonne heure pour éviter la foule !...

Guy. — Je ne savais pas que vous fussiez en relation avec le vieux Gobeseck.

Gaston. — Mais si, je le connais bien, très bien.

Gontran. — Y a-t-il longtemps que vous le cultivez ?

Gaston. — A peu près trois ans à trente pour cent.

Le frère. — Gustave a cherché à me tirer les vers du nez, hier. Il voulait savoir ton âge.

— Vous ne le lui avez pas dit ?

— Oh non. J'ai affirmé seulement que vous ne le paraissiez pas.

Tel, s'il fût né pauvre, ne serait qu'un homme ordinaire ; riche, c'est un sot.

OCTAVE FEUILLET.

FIN DE LA GUERRE TURCO-GRECQUE



DOMOKOS — LE MARÉCHAL TURC EDHEM-PACHA FAISANT DÉPLOYER
LE DRAPEAU BLANC

POUR ANNONCER AUX GRECS LA CESSATION DES HOSTILITÉS

DES GOUTS ET DES COULEURS



— Il n'y a rien que j'aime autant que le bleu de Prusse.

— C'est fort bien, mais pour ma part je préfère le vert... chartreuse.

LE LANGAGE DES OMBRELLES

En plus du langage des pierres précieuses et du langage des fleurs, il existe, paraît-il, et c'est la revue anglaise *The Idler*, qui nous l'apprend, un langage dans le port du parasol.

Le manche reposant sur l'épaule signifie : indifférence.

“ Je brave tout danger, ” tenu au-dessus de la tête.

“ Je désirerais m'appuyer sur votre bras, ” quand la personne le laisse tomber à sa droite.

L'ombrelle fermée en plein été signifie : “ Je brave tout pour vous ”.

Portée dans les bras, exprime la phrase sentimentale : “ Je vous aime ”.

Tenu par la pointe : “ J'aurais envie de vous battre. ”

Employée comme canne : “ Je vous méprise. ”

Et, pour terminer, si la personne en question frappe impatiemment son petit pied avec son ombrelle, vous pouvez vous le tenir pour dit : “ elle vous déteste ”.

D'après observations faites, il semble possible de compléter cette merveilleuse étude.

N'avez-vous jamais remarqué, par un jour de pluie,

un monsieur marchant à côté d'une jeune fille ? Le monsieur tient son parapluie exactement au-dessus de sa compagne, et se laisse mouiller jusqu'aux os sans se plaindre aucunement. C'est un signe qu'ils s'aiment.

Quand vous voyez de nouveau ces mêmes personnes et que le jeune homme tient le parapluie juste au milieu des deux, se garantissant tout aussi bien que sa compagne ; quand ils vont de moitié, 50 pour cent du parapluie chacun, cela signifie qu'ils sont fiancés.

Quand vous les voyez plus tard, le monsieur marchant au moins deux devant la dame, tenant le parapluie pour lui tout seul, vous pouvez être convaincus qu'ils sont mariés !

Homme bien élevé : celui qui se gêne pour moi ;
homme mal élevé : celui qui ne se gêne pas plus que moi.

GUY DELAFOREST.

LE JUBILÉ DE DIAMANT



Mlle Pimpante brûle du désir bien naturel d'être... remarquée lors des fêtes du jubilé de la Reine, et pour cela elle n'a cru mieux faire que reprendre le chapeau porté par sa grand-mère en 1837, lorsque S. M. Victoria I est montée sur le trône. C'est une mode qui ferait fureur au théâtre.

ELLE NE VOULAIT PAS LE DÉRANGER



— Qui était à la porte, il y a un instant, Marie ?

— Le docteur, monsieur.

— Pourquoi n'est-il pas entré ?

— Oh ! monsieur, je lui ai dit que vous étiez trop malade pour recevoir qui que ce soit.

MÉMOIRE PRODIGIEUSE

D'après Pline, Mithridate parlait 40 langues ou dialectes, et 22 d'après Aulu-Gelle. Scipion l'Asiatique appelait par leur nom la plupart de ses légionnaires. Haller parle d'un Allemand nommé Müller qui parlait 20 langues. Le cardinal Mezzofanti en parlait près de cinquante sans compter les dialectes, et conversait avec les élèves du collège de la Propagande, venus de tous les points du monde. Enfin on assure que le savant bibliophile italien Magliabecchi dictait des livres entiers après les avoir lus une fois, et que Scaliger apprit Homère par cœur en 21 jours.

L'exagération est le mensonge des honnêtes gens.

JOSEPH DE MAISTRE.

ILE DE PAQUES

LES DIEUX GÉANTS — UN PEUPLE QUI MEURT

L'île de Pâques est vers le 27^e degré de latitude australe, un peu plus près de l'Amérique méridionale que de Taïti. Seule sur des mers sans bornes, elle appartient au Chili.

On l'appelle également Vaihou, Mata-Kitéraghé, Rapa-Noui, Tépito-té-Fénoua*. Il n'est aucun de ces noms indigènes qui ne vaille "sept fois septante fois sept fois" le nom civilisé donné à cette roche en l'an 1722 par l'amiral hollandais qui le premier la reconnut : c'était le "jour de la résurrection," et Tépito-té-Fénoua devint l'île de Pâques.

Elle n'a pas même 50 kilomètres de tour, avec 11, 773 hectares.

Ses volcans sont muets, mais elle a conservé leurs rougeâtres cratères ; l'un deux, celui de Kaou, immense puits régulier, a plus de 3 kilomètres de tour et 250 mètres de profondeur.

La montagne la plus haute n'y domine les flots que de 500 mètres. Tépito-té-Fénoua, lave rouge et pierre ponce, n'a que des arbustes, pas d'arbres, peu d'eau. Quoique sous la même latitude que le nord de la mer Rouge, elle n'est point clémente ; l'Océan y souffle éperdument, infatigablement, et il n'y a douceur, tiédeur ou chaleur que dans la conque des cratères éteints, à l'abri du mistral de ces mers.

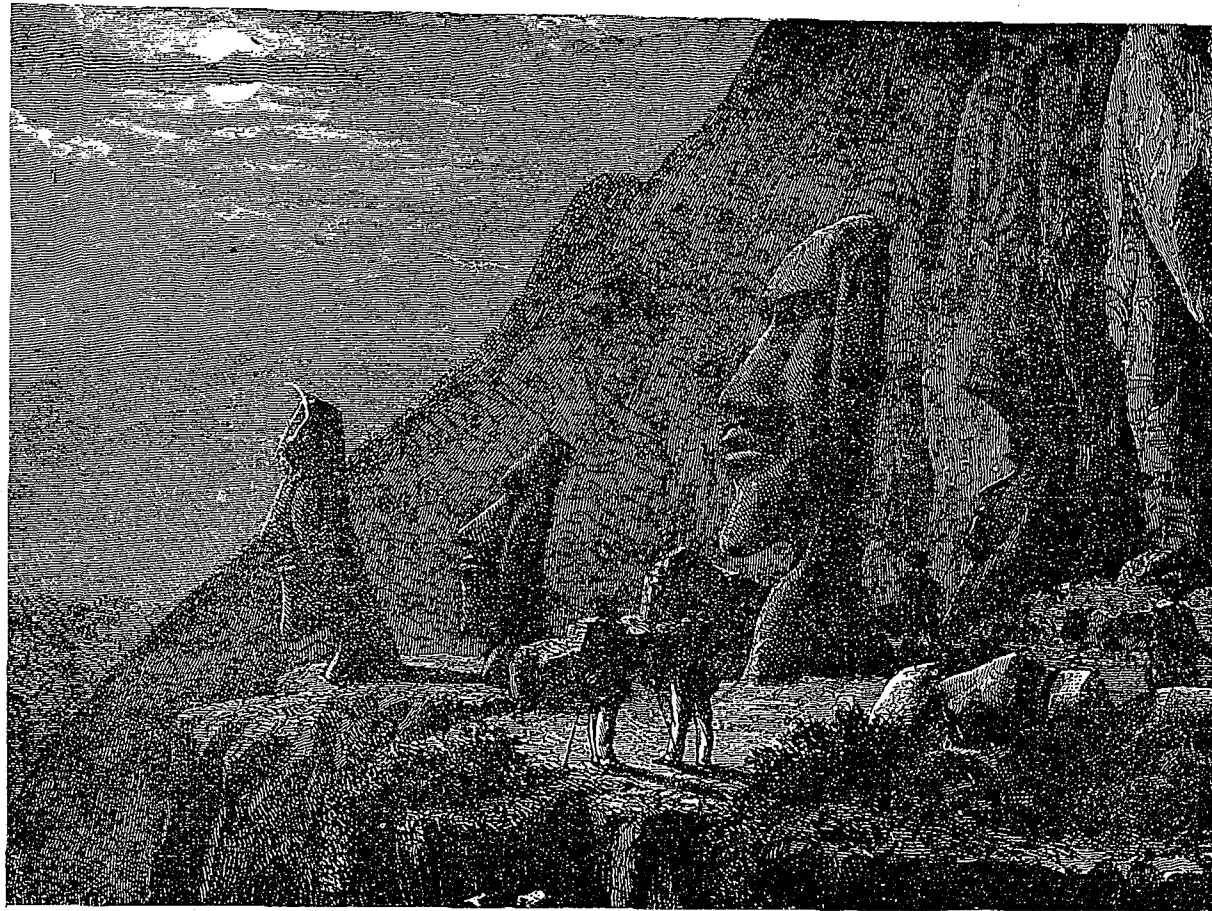
Récemment encore elle avait mille hommes, Polynésiens païens venant, d'après leurs traditions, en deux pirogues, d'une île fort éloignée dans l'ouest. Quand abordèrent ces navigateurs poussés par le vent d'occident, Tépito-té-Fénoua n'était pas déserte ; ils y trouvèrent un peuple dont ils tuèrent tous les mâles, puis ils prirent pour eux les femmes et les filles.

De l'alliance des égorgeurs et des épargnées naquit la race des hommes qui taillèrent les deux cents statues de 6 à 11 mètres de haut qu'on rencontre dans l'île, debout ou couchées, brisées ou intègres.

Deux fois plus haute que les plus grandes, l'une d'elles à même 25 mètres, mais le sculpteur ne l'a point terminée.

À vrai dire, elles ne sont pas des statues, mais des bustes, comme le Sphinx ; et de ces bustes la figure

* C'est le nom véritable.



STATUES GÉANTES — DESSIN DE A. DE BAR, d'après un croquis

prend la moitié, face qu'on dit très semblable aux visages taillés jadis par les Aymaras du Pérou.

Ces bustes étaient des idoles. Dieux rouges, puisqu'on les coupait dans la lave, chacun avait son nom, qui n'est pas oublié des vieillards, bien que deux siècles et demi

se soient écoulés depuis que les artistes de l'île aux quatre ou cinq noms ont cessé de tirer du roc l'image des maîtres souverains du Ciel et de la Terre.

(à suivre sur la page 265)

LES MÉTIERS FACILES



Le jeune Delarue, au boulanger. — Peux balayer votre "neige" pour un petit pain ? monsieur !

DUEL RUSSE

Quand Pierre le Grand publia un édit décrétant que tout homme qui en provoquerait un autre serait pendu, même si aucun duel n'avait lieu, il présupposait certainement que les duels cesseraient en Russie.

Cependant, cet édit ne put empêcher le général Zars et le prince Dolgorouki de soumettre à l'arbitrage de la mort un différend survenu entre eux deux. Ils décidèrent de rester tous deux immobiles, dans un combat, à un endroit sur lequel les soldats suédois dirigeaient un feu épouvantable, et cela jusqu'à ce que l'un des deux tombât mortellement blessé.

Le contrat s'accompli loyalement. Tous deux restèrent face à face, en une attitude arrogante, se regardant fixement, et affectant la plus grande insouciance, jusqu'au moment où le prince Dolgorouki tomba de cheval, coupé en deux par un boulet de canon.

Nous sommes trop accoutumés à ne compter que l'esprit ; la bonté vaut mieux.

FÉLIX HÉMON.

LE LIVRE A EMPORTER

Un journal amusant pose à ses lecteurs la question : " Si vous étiez condamnée à six mois de réclusion forcée, quel livre préféreriez vous emporter ?

En attendant qu'on lui réponde, quelqu'un lui écrit qu'il conseillera :

A l'horloger,	un livre d'heures.
Au prêtre,	un livre de messe.
Au chrétien,	un livre in 8vo Jésus.
Aux dames,	un livre bijou.
Au voyageur,	un livre Beauchemin.
Au tisserand,	un livre broché.
Au cordon-bleu,	un livre de cuisine.
Aux grands hommes,	un livre illustré.
Au commerçant,	un grand-livre.
Aux rois sans héritier,	un livre à souche.
Au millionnaire,	un livre d'or.
Au malade,	un livre saint.
Au dévôt,	un livre de prière.
A l'avare,	une livre sterling.
Au gourmand. . .	une livre de chocolat.

EN SOUVENIR DU JUBILÉ



Une femme de ressource. — Qu'a-t-on à tant parler des fonds du jubilé ? . . . Sans faire autant de bruit que cela, moi, j'en ai fait, un fond, pour mon mari . . . et à peu de frais.

LA MÉDECINE DE MOLIÈRE

Le médecin du grand comédien français se nommait Maurcilain.

En parlant de lui, Louis XIV dit un jour à Molière : " Vous avez un médecin, que vous fait-il ?

— Sirs, répondit Molière, nous causons ensemble : il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point et je guéris."

ENTRE PETITS CAMARADES

— Je me rappellerai toujours la terrible façon dont mon père m'a puni la première fois qu'il m'a trouvé en train de fumer un cigare !

— Ah ! . . . Il t'a giflé ?

— Bien pire que ça . . . il m'a forcé à le fumer jusqu'au bout.

LES NATIONS ÉTRANGÈRES



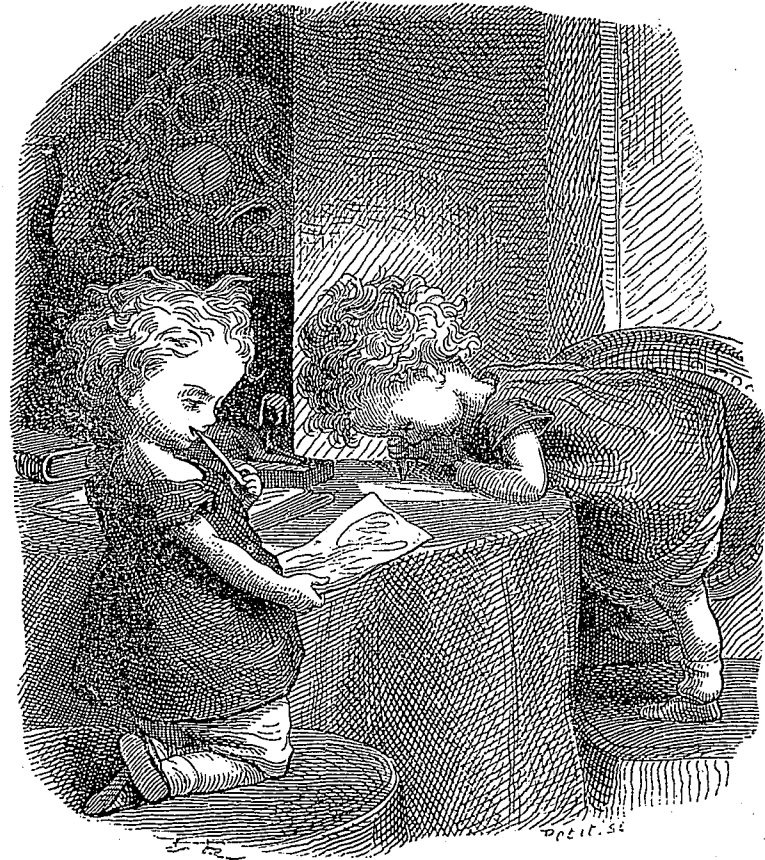
UN TYPE D'ALLEMAND

Von Assidur qui, pour ne pas s'abrûtir, se contente de boire deux gallons de " Lager " par jour.

FEUILLETON DES ENFANTS



III



IV

PIERRE ET PAUL — DESSINS DE L. FRÆLICH

PIERRE ET PAUL

FEUILLETON DES ENFANTS

III

Un grand coup de sonnette a fait courir les deux ingénieurs à la porte d'entrée. Là, le facteur leur a remis une lettre qui leur est adressée, à tous deux, leur a-t-il dit. Ils sont enchantés. Oui, mais comme Pierre ne sais pas lire, Paul est exactement dans le même cas. C'est maman qui a dû se charger de lire la bienheureuse lettre où leur cousine, Mlle Lili leur annonce sa prochaine visite, "si toutefois ils veulent bien l'accueillir." Comment donc ! ils seront trop heureux !

IV

Pierre et Paul, ne sachant pas lire, ne savent pas davantage écrire. Tout ce qu'ils peuvent faire pour répondre à la lettre de leur cousine, c'est de lui envoyer leurs portraits. Pierre a fait le bonhomme de Paul, tandis que Paul faisait celui de Pierre. Pour la première fois Pierre et Paul ne se ressemblent plus. A cela près, ce sont deux morceaux fort agréables. On devient écrivain, mais on naît dessinateur, et même ingénieur, on l'a vu.

(La suite prochainement).

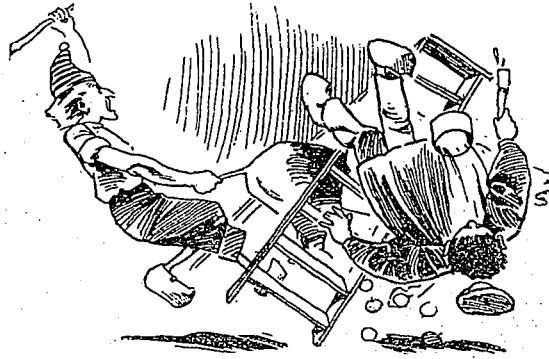
S'EN ALLANT AU MARCHÉ



I

Le vieux Pierre a un âne sur lequel il s'obstine à transporter ses pommes de terre ; mais l'animal est non moins entêté et voudrait, lorsqu'il s'agit d'avancer, faire deux pas en arrière. Dès lors, impossible de s'entendre.

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES



II

Le vieux Pierre se décide à donner à l'âne rebelle une bonne raclée de bois vert, et cela juste au moment où il arrivait près d'un peintre en bâtiment. Le gourdin a produit bon effet, mais l'âne a causé une catastrophe.

Plus de 29 février jusqu'en 1904.

Tout le monde connaît ce problème fantastique :

"Un oncle place 1,000 piastres sur la tête d'un de ses neveux le jour de sa naissance et promet d'en faire autant à chacun des anniversaires. A la majorité du neveu, celui-ci a \$5,000 de capital. Quel jour était-il né ?

La réponse est : "Un 29 février." Cette date ne revient en effet que tous les quatre ans.

Encore y a-t-il des exceptions à la règle et nous touchons à une de ces exceptions. Il n'y aura plus de 29 février d'ici sept ans, les années portant le millésime d'un siècle, et dont le dernier chiffre avant les deux zéros est impair, comme 1900, ne suivant pas la règle ordinaire qui veut que l'année soit bissextile tous les quatre ans.

L'oncle facétieux dont il s'agit plus haut aurait encore économisé \$1,000 de plus s'il avait eu un neveu "fin de siècle."

Deux aveugles en se quittant :

— Au revoir.

La dame. — Je voudrais visiter un rez-de-chaussée qui est à louer dans la maison ; mais personne n'a répondu quand j'ai sonné.

Un homme. — Je puis vous le montrer. Par ici, madame.

La dame (inspectant le rez-de-chaussée). — Oui, cela à l'air bien. Les chambres me conviennent assurément. Mais quelle sorte de concierge a-t-on ici ?

— Le meilleur de tout Londres, madame.

La dame. — Obligeant ?

L'homme. — L'être le plus agréable, le meilleur cœur que l'on puisse trouver.

La dame. — Honnête ?

L'homme. — Assurément.

La dame. — Attentif à ses devoirs ?

L'homme. — Il s'en fera mourir tant il se surmène pour trouver quelque chose de nouveau qui ajoute au confortable des locataires.

La dame. — Sur ma foi, je ne veux pas me laisser souffler cet appartement pour rien au monde. Où est-il maintenant votre concierge ?

L'homme. — C'est moi, madame.

UNE VÉRITÉ VRAIE



Le touriste d'Ontario. — Et avez-vous mené l'omnibus toute votre vie, mon cher monsieur ?

Le cocher. — Oh ! non, capitaine ; je dois à la vérité de dire que j'ai commencé à cinq ans.

(suite de la page 261)

Comme tel de nos vieux sculpteurs s'usait à son portail de cathédrale, le statuaire polynésien donnait toute sa vie à ces divins colosses, heureux si de la jeunesse à la vieillesse il avait la force d'en ciseler un ou deux.

Tournés au Catholicisme par des missionnaires français, mais restés païens au fond de l'âme, les Canaques de Rapa-Noui croient encore à la puissance de ces divinités.

Non pas de celles dont l'idole est par terre, car celles-là sont mortes dans la nuit d'une bataille entre les statues : tout Dieu, tout Génie dont le buste fut brisé par le buste d'un Génie, d'un Dieu rival, rendit l'âme dès que tomba son simulacre, mais les tout-puissants dont le colosse resta debout gardèrent leur antique vertu.

Ils n'ont point sauvé leur peuple, les Dieux géants de Vaihou. De trois mille tombés à cent cinquante*, ces insulaires diminuent encore. Il n'y a plus chez eux que 67 hommes, 39 femmes, 44 petits.

Pour un enfant qui monte à la lumière du jour, trois vivants y descendent dans la nuit de la mort, et bientôt rien ne restera de la nation solitaire sur son rocher, parmi des vents éternels.

Elle fut pourtant jeune, vivante, agissante, quand dans sa ferveur elle ajoutait les Dieux de Pierre aux Dieux de pierre : peut-être eut-elle jusqu'à 6,000 hommes qui cultivaient le sol issu des volcans ou pêchaient la mer poissonneuse.

On lui a pris ses fils pour les plantations des îles Polynésiennes et pour les guanos du Pérou ; la variole, l'asthme, la phthisie, la syphilis ont ravi les autres, et l'immortelle nature n'y renaît plus d'elle-même.

* Dont 20 Taitiens.

ENFANT BIEN ÉLEVÉ

Bob. — Je te dis que c'est vrai.

Fred. — Et moi je te dis que ce n'est pas vrai.

Bob. — Maman a dit que c'est vrai, et quand maman dit que c'est vrai, c'est que c'est vrai quand même ce ne serait pas vrai.

Ce n'est pas le genre d'un livre qui le classe, c'est son contenu.

DE GRANCOURT.



AMÉRIQUE CENTRALE — TYPES DE LACANDONES

LES BELLES FOLIES

L'HOMME AUX CENT FEMMES

— Oh ! alors je vous en prie, apprenez-moi comment il faut que je me conduise auprès de Mlle Aglaé Dupont, — que j'aime beaucoup, je ne vous le cache pas, — avant la demande en mariage ; puisqu'il est indispensable, dites-vous, que je connaisse son opinion sur moi.

— Ecoutez-moi : Mlle Aglaé Dupont vient tous les jours ici donner sa leçon à Blanche. Et tenez ! c'est bientôt l'heure... elle va arriver. J'éloignerai votre nièce, sous un prétexte quelconque, et vous profiterez du moment où vous serez en tête-à-tête avec Mlle Dupont pour lui dire adroitement vos intentions, et présumer les siennes... Vous commencerez par lui faire un peu la cour... cela ne sera pas, je crois, très difficile... elle est gaie, riieuse, un peu coquette.

— Ah ! ma sœur ! ma sœur ! quel service vous me rendez là ! Que j'ai été bien inspiré de prendre conseil de vous ! Livré à ma seule expérience, ou plutôt à mon inexpérience, je ne m'en serais jamais tiré. Grâce à vous...

On sonnait : c'était justement Mlle Aglaé Dupont qui venait donner sa leçon de piano à Blanche. Mme de Thomery la laissa commencer ; mais au bout de quelques minutes, et comme se ravissant tout à coup, elle dit à sa fille qu'elle avait à lui montrer des étoffes de la saison, parmi lesquelles il importait qu'elle fit immédiatement un choix : le marchand de nouveautés les avait déjà fait redemander à plusieurs reprises dans la matinée.

Copronyme et Mlle Aglaé Dupont furent laissés seuls.

III — COPRONYME ET AGLAÉ

Quelle épreuve ! quelle épreuve ! pour l'effroyable timidité de Copronyme. Après un moment d'embarras, si l'on peut appeler moment un temps qui semblait ne devoir jamais finir, il dit à Mlle Dupont, mais sans oser lever les yeux, sans se permettre de remuer, de

peur de voir s'envoler la résolution qu'il avait prise de s'expliquer ouvertement avec elle :

— Mademoiselle, j'ai une question à vous adresser...

— A moi, monsieur Mathéron ?

— A vous, mademoiselle.

— Je vous écoute.

— Mademoiselle... mademoiselle... mademoiselle !...

y a t-il longtemps que les pianos ont été inventés ?

— J'avoue, répondit Mlle Dupont qui n'avait pas prévu, après tant de précautions et de circonlocutions, une question aussi chronologique ; j'avoue, monsieur, que je n'en sais rien. Mais, si vous tenez beaucoup à le savoir...

— Oh ! mon Dieu ! non, je n'y tiens pas du tout, mais du tout mademoiselle ; je vous ai fait cette question parce... parce qu'il y a là un piano... parce que vous êtes pianiste... et parce que je ne le suis pas.

Il fallut que Mlle Dupont se contentât de cette justification dont elle parut, du reste, très satisfaite, ne devinant pas ce qu'elle cachait de supplice l'incohérence d'idées du pauvre Copronyme.

Ce ne fut qu'après un nouvel intervalle de temps, double ou triple du premier, qu'il reprit, en posant son bras sur les touches du piano, comme pour donner un équilibre à son corps :

— On dit, mademoiselle, que le vin sera très-cher cette année.

Mlle Dupont releva la tête : elle croyait avoir mal entendu.

— Le vin ?... Le vin, dites vous ?

— Oui, mademoiselle, le vin rouge.

— Comme je n'en bois pas, répondit Mlle Dupont, qui n'avait pas mal entendu, je suis peu affectée de cet événement.

— Alors vous buvez de l'eau ?

— Naturellement, répliqua Mlle Dupont, qui commençait à s'étonner de cette étrange manière de converser

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Copronyme, qui sentait bien que le courant l'emportait, mais qui ne pouvait rien contre sa profondeur, rien contre sa rapidité, rien contre l'abîme qui l'attirait et menaçait de l'engloutir ; puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, je n'hésite pas à vous dire, dans l'intérêt de votre santé, que vous avez tort de boire de l'eau, très grand tort, car votre santé, à laquelle je m'intéresse, — ici un léger frisson nerveux le saisit, — à laquelle je m'intéresse beaucoup... Ah ! poursuivit-il, ah ! que je serais heureux, si vous vouliez me per-

mettre de vous envoyer demain une pièce de vin de Bordeaux !

Au milieu d'un foudroyant éclat de rire, que la pianiste eût sans doute réprimé, si elle avait su deviner qu'il s'agissait pour elle, dans cette conversation si déconsue, d'un très-riche mariage, elle répondit à Copronyme :

— Mais que ferais-je de votre vin de Bordeaux, puis-je que je ne bois que de l'eau ?

— C'est juste, mademoiselle, répliqua à son tour Copronyme confondu, mais alors que pourrais-je vous envoyer ?

— Mais pourquoi m'enverriez-vous quelque chose ? demanda la pianiste avec un redoublement d'ironie et de gaieté.

— Voici pourquoi, mademoiselle. Du moment où votre santé souffre... où elle peut souffrir d'un régime affaiblissant... Du moment que...

— Mais je n'éprouve aucune indisposition, monsieur, aucune : et je ne comprends pas... Seriez-vous médecin ?

— Nullement, mademoiselle. Si je l'étais, continua Copronyme, qui disparaissait peu à peu, envahi de minute en minute par cette timidité sous laquelle il semblait condamné à périr ; si je l'étais, je commencerais par me soigner moi-même ; car, dans ce moment-ci...

— Ah ! mon Dieu ! c'est donc vous, s'écria Mlle Dupont, c'est donc vous qui seriez malade, monsieur Mathéron ?

— Très-malade, mademoiselle, très-malade.

Copronyme se frappa le front.

— Serait-il fou ? mais je crois qu'il est fou !... Oui, tout ce qu'il m'a dit... ce geste... ces regards exaltés... Il est fou ! il est fou ! pensa épouvantée la pianiste.

Copronyme, comme pour justifier la bonne opinion qu'elle concevait de lui, se laissa lourdement tomber à ses pieds, en s'écriant :

— Mademoiselle ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Et l'on me laisse seule avec lui ! s'écria Mlle Dupont, effrayée de cette chute : un fou !...

Elle courut éperdue au cordon de la sonnette ; mais, retenue dans son élan par l'honnête et trop empressé Copronyme, qui voulait achever sa déclaration, qui voulait s'expliquer sur ses intentions, qui voulait aussi s'excuser, ou plutôt qui ne savait plus ce qu'il voulait, car en ce moment il était réellement fou, niais, idiot, stupide de timidité : la timidité peut rendre un homme

tout cela. Retenue, disons-nous, par lui dans son élan, Mlle Aglaé Dupont l'entraîna, et lui à son tour entraîna un guéridon chargé de riches porcelaines, tout en plaçant sa main désespérée sur les touches du piano, qui rendirent soudainement les sons les plus criards, les plus faux, les plus antipathiques qu'on puisse imaginer. Quel tableau ! quelle situation ! quel naufrage ! Les cris de paon de Mlle Dupont, le bruit assourdissant de la sonnette, les éclats des porcelaines, les soupirs prolongés du piano ! Mme de Thomery, sa fille, plusieurs autres personnes entrèrent précipitamment au salon. La confusion de l'infortuné Copronyme fut telle que, s'il s'était tout à coup creusé une pièce d'eau devant lui, il n'aurait pas hésité à s'y jeter pour noyer sa rougeur, sa maladresse, sa honte et sa vie.

Anéanti par la commotion violente qu'il s'était donnée, Copronyme se retira dans sa chambre, où il s'enferma à double tour, et s'éroula au fond d'un fauteuil, la tête étroitement prise entre ses deux mains crispées comme les serres nerveuses d'un oiseau qui a reçu le coup mortel. Sa honte se changea graduellement en douleur, en désolation, puis en désespoir ; désespoir silencieux et sombre. Des larmes coulaient cependant entre ses doigts contractés pour se répandre le long de sa poitrine ; mais ces larmes tombaient sans bruit, ainsi que le sang coule d'une blessure. La timidité, cette redoutable timidité qui avait pris chez lui la place occupée chez les autres hommes par mille sensations diverses, qui avait ainsi absorbé, dans son organisation, toute la vitalité, souffrait pour toutes les parties de son être. Comme il n'avait vécu jusqu'alors que par une excessive timidité, il se mourait en ce moment des suites de la blessure faite à sa timidité outrée.

Ce fut en vain que sa bonne sœur, et les deux enfants de sa sœur, frappèrent de longues heures à la porte de sa chambre ; ce fut un mur : elle ne s'ouvrit pas. Le lendemain, le surlendemain, même résistance obstinée, même refus. Quand le troisième jour, vers le soir, il se montra enfin à sa famille désolée, ses traits avaient maigri et pâli comme après une douloureuse maladie. Son moral trahissait de plus tristes altérations encore. Ses idées décousues et flottantes comme si elles avaient été déchirées par une tempête, ne rencontraient plus dans sa bouche que des paroles gênées. Et lorsque sa sœur essaya, en l'absence des enfants, de lui parler de la scène déplorable qui s'était passée entre lui et Mlle Dupont, il devint encore plus blême et plus défait ; la prudence disait hautement qu'il ne fallait plus éveiller en lui un pareil souvenir, si

l'on tenait à ne pas compromettre sans retour sa raison meurtrie par le choc qu'elle avait reçu.

On remercia aussitôt Mlle Dupont, cause innocente de tout ce qui était arrivé, et l'on espéra, à force de bons soins, que le repos renaîtrait dans l'esprit de Copronyme. Cet espoir ne fut pas complètement déçu ; le calme dans les idées revint, mais le caractère fourbu de l'homme n'éprouva aucune heureuse modification, et les actions suivirent, comme toujours, la pente du caractère.



JULIEN INTERROGEANT M. ET MADAME BOUFFAREL

En se concentrant en lui-même, Copronyme Mathéron devint personnel, égoïste ; il ne tarderait pas à être avare : l'avarice étant le maréchalat de tous les vices.

IV — JULIEN ET BLANCHE

Depuis son arrivée à Paris et son installation chez sa sœur, Copronyme avait grandement contribué aux dé-

penses de la maison, soit en lui imprimant un bon caractère de confortabilité, soit en payant l'éducation des enfants. Cette générosité ne s'arrêta pas tout d'un coup, mais son cours fut inégal ; il diminuait, reprenait, diminuait encore ; la source *était malade*, comme disent les chercheurs d'eau. Mme de Thomery fut forcée de réduire sa maison ; elle congédia successivement plusieurs professeurs, et, circonstance fâcheuse, elle s'imposa ces économies au moment où Blanche, sa fille, aurait eu besoin d'aller dans le monde, seule mer dans laquelle, quoi qu'on en dise, se pêchent les maris, s'ils sont quelque part, et au moment où Julien, ayant terminé ses études classiques, devait, comme cela avait été depuis longtemps arrêté en famille, prendre ses inscriptions à l'École de droit ou de médecine ; en sorte que Blanche commença à douter de la dot sur laquelle elle avait compté pour se marier, et que Julien n'entra ni à l'École de droit, ni à l'École de médecine, ni à aucune autre école professionnelle quelconque. Et comme les gens qui dépendent acquièrent d'année en année l'expérience que celui qui a versé beaucoup d'abord, qui a peu répandu ensuite, a parfaitement le droit de ne rien donner du tout, Mme de Thomery craignit, si elle réclamait, de se voir supprimer tout à coup ce qui ne cessait de tarir. Cette crainte altéra sa santé, naturellement délicate, et, comme elle avait au plus haut degré l'instinct des bonnes mères, elle lut dans l'avenir de ses enfants la menace de bien mauvais jours, mauvais jours qu'elle s'accusait, par une longue, trop longue anticipation peut-être, de n'avoir pas conjurés à temps, en leur enseignant soit un art ou un métier, qui les dispensât de faire fond uniquement sur la libéralité si chanceuse de leur oncle Mathéron. Peu à peu ce chagrin, qui était un ver dans le cœur, s'aggrava en maladie ; au bout de trois ans de langueur, trois ans douloureusement écoulés entre des enfants qui soupçonnaient la cause de son mal, et un frère dont la timidité se transformait avec l'âge en misanthropie noire, Mme de Thomery mourut, et elle mourut silencieusement désolée, au fond d'une de ces cours mélancoliques de la rue du Dragon, qui ressemblent à des cimetières, tant il y croît de l'herbe et tant il y passe à toute heure d'étudiants en médecine.

Ce fut quelques jours après la mort de sa sœur que Copronyme, sans songer à faire part de sa résolution à son neveu et à sa nièce, alla se loger dans la maison isolée de la soporifique rue d'Assas, dont il a été question aux premières pages de cette histoire, leur laissant son mobilier comme souvenir, et peut-être comme unique

héritage. Les deux jeunes gens se convinquirent, au bout de quelques jours d'attente, que leur oncle Mathéron les abandonnait à leur destinée ; et il ne leur fut pas difficile de se démontrer que cette destinée ne s'annonçait pas sous un jour très brillant. Le premier soin, quand ils eurent donné aux regrets l'inutile part qu'on leur fait toujours, fut de s'informer de l'endroit où s'était réfugié leur oncle, si toutefois il n'avait quitté Paris. La recherche n'était pas des plus faciles. De commissionnaire en commissionnaire interrogé, car, si Copronyme n'avait pas transportés ses meubles, il avait dû faire passer, à coup sûr, d'une maison à l'autre, ou de la rue du Dragon à quelque diligence, les nombreux sacs d'argent qu'on lui savait dans ses armoires, Julien finit par découvrir la maison de la rue d'Assas, où il avait couru se blottir. Il s'y présenta, dès le lendemain, avec sa sœur ; mais la consigne était si bien donnée, qu'ils furent repoussés à première vue, et réduit alors à lui écrire, afin de lui demander la cause de cette séquestration, dont ils gémissaient. Ils ne reçurent aucune réponse à leur lettre ; celles qui suivirent n'eurent pas de meilleur résultat. Les pauvres jeunes gens, ainsi rebutés, se turent et se résignèrent. Bientôt il leur fallut songer à se suffirent, disons le mot d'airain, à gagner leur vie, quoique à deux pas d'un oncle très riche, et qui n'avait que eux pour uniques parents. Comment la gagner cette vie, qui semble si douce, si riante, si facile, tant qu'on n'en porte pas soi-même le fardeau ? Blanche savait bien un peu broder, un peu coudre, un peu la musique, un peu la danse, un peu l'anglais, un peu le dessin ; Julien savait, lui aussi, un peu le grec, un peu le latin, un peu l'histoire, un peu la botanique, un peu la physique ; mais ce n'est pas avec tous ces peu réunis qu'on apaise la faim de cet ogre qu'on appelle courtoisement la vie. Qu'un bon état les eût vite tirés d'affaire ! Un état ! ce qui importe le plus, ce à quoi on songe le moins ! Enfin, quel état prirent-ils ? Après des années d'hésitations et de tentatives avortées, Julien, qui avait appris à demi tant de belles choses, Blanche, qui avait effleuré du bout des doigts tant d'arts d'agrément, s'éveillèrent, celui-ci, professeur de belle écriture ! Blanche, fleuriste de troisième ordre ! triste, mais infaillible conséquence de leur fautive position dans le monde, qui a raison, croyez-le bien, de ne vouloir que des valeurs absolues, et de rejeter les fractions embarrassantes. Ceci n'exclut ni l'intérêt ni la pitié pour l'infortune, mais... mais continuons notre récit.

V — M. NARCISSE BOUFFAREL... ET SON ÉPOUSE

Au fond de leur cœur, quoiqu'il fût bien découragé, Blanche et Julien ne désespéraient pas encore tout à fait de ramener leur oncle à de meilleurs sentiments pour eux. Aussi Julien, renonçant à envoyer des lettres qui demeuraient toujours sans réponse, osa enfin, un jour, interroger le concierge de la maison de la rue d'Assas, qu'il sut adroitement se rendre favorable par un cadeau plein d'intelligence et de goût. Il offrit à M. Bouffarel, — c'était le nom du portier, — un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu*. Nous venons de dire que Julien s'était fait professeur de calligraphie : le *Poniatowski* était signé par lui. Quel concierge résisterait à la séduction d'un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu* ?

— Vous m'assurez donc, cher monsieur Bouffarel, que M. Mathéron, mon oncle, est toujours fort triste ? disait Julien au portier de la rue d'Assas.

— Ah monsieur ! s'il est triste ? je suis sûr qu'il a les foies noirs. N'est-ce pas, madame Bouffarel ? ajouta le portier, qui ne se permettait jamais de risquer une opinion sur quoi que ce fût, sans avoir obtenu l'assentiment de sa femme. En ce moment, la digné Mme Bouffarel était occupée, dans la soupente placée au fond de la loge, à fixer avec des épingle, au-dessus de son lit, le *Poniatowski obtenu d'un seul trait de plume continu*.

En avançant la tête, Mme Bouffarel répondit :

— Oui, mon ange, il a les foies noirs comme la cheminée.

— On est donc fort triste, s'informa naïvement Julien, quand on a les foies noirs ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, dit encore Mme Bouffarel.

— Et sort-il quelquefois ? demanda Julien.

— Bien rarement, oh bien rarement ! N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon astre des cieux.

— Dans le jour ?

— Jamais dans le jour ; à dix heures, le soir, pour ne rentrer que fort tard, vers minuit, une heure... N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon amour chéri.

— Et il se couche alors ? demanda Julien aux tendres époux Bouffarel.

— Ah ! voilà ce que nous ne savons pas ; car, jusqu'au matin, on voit de la lumière, non seulement dans sa

chambre, mais dans tout l'appartement qu'il occupe. Est-ce encore vrai, madame Bouffarel ?

— Oui, mon mignon doré.

— Que peut signifier ce genre de vie ? murmurait Julien.

— Oui, cherchez, et vous ne saurez rien.

— Mais ces domestiques n'ont jamais dit ?...

— Il n'a pas de domestique... Ah bien oui !

— Mais son ménage ? car enfin...

— C'est lui qui le fait.

— Lui ! mon oncle fait son ménage ?

— Lui seul, monsieur... Est-ce que je mens, madame Bouffarel ?

— Non, mon prince, tu ne mens pas.

— Ce doit être affreusement laid alors, affreusement sale chez lui ! s'écria Julien.

— Voilà qui vous trompe monsieur ; il n'y a pas peut-être dans tout le faubourg Saint-Germain un appartement plus beau ni mieux tenu que le sien, ce que nous avons su par le commissaire de police, que je fis venir un jour...

— Le commissaire de police ! pourquoi le commissaire de police ?

— Oui, monsieur, le commissaire de police... Tenez, c'était la fois que nous restâmes trois jours sans le voir descendre et sans apercevoir chez lui de la lumière. Nous avions cogné à sa porte comme des possédés, Mme Bouffarel et moi... Il n'avait pas répondu... Tu te souviens, madame Bouffarel ?

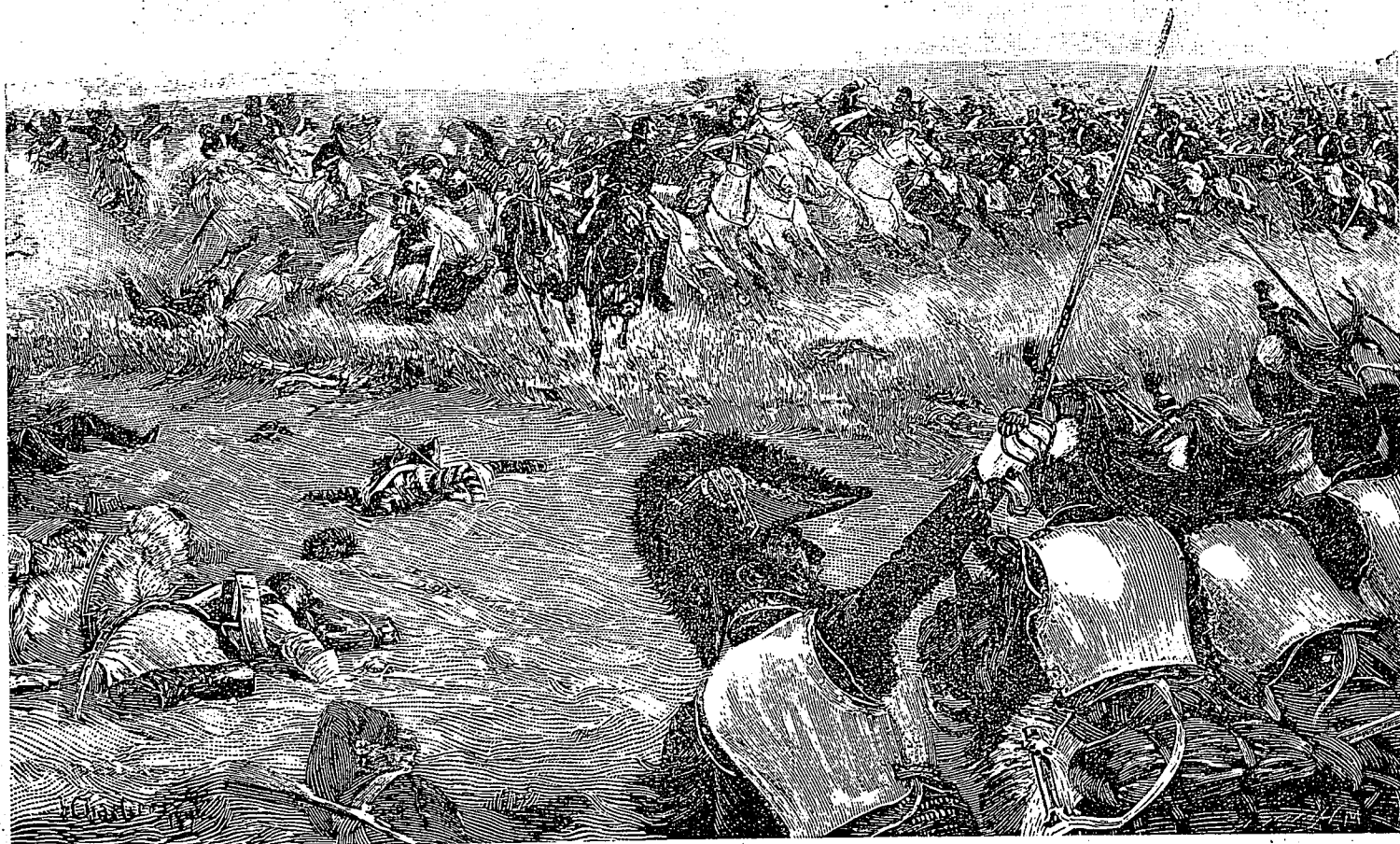
— Comme de ton premier aveu sous les piliers des halles, mon époux.

Bouffarel reprit :

— M. le commissaire de police, qui est un homme fort bien, fut étonné, ravi, comme un commissaire prieur, de voir tant de beaux meubles réunis : lit en bois doré... Oui, monsieur, il couche dans le bois doré ! tapis qui viennent de l'ancien mobilier de Marly, toilettes en porcelaine-pompadour, boudoir tapissé en points de Hongrie, glace de Venise entourées de fruits en bois, que vous les mangeriez, tant c'est bien fait, monsieur ! chaises en ébène, divans en velours vert ; et des tableaux, des tableaux ! ah ! il faut voir ! Le commissaire de police n'en revenait pas... j'en appelle à Mme Bouffarel !

— C'est la vérité pure, Narcisse ; il n'en revenait pas. Julien de Thomery croyait entendre raconter un rêve.

(à suivre)



HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLÉON — WATERLOO, D'APRÈS LE TABLEAU DE H. CHARTIER

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I^{ER}

Racontée par un vieux Soldat.

CHAPITRE XLVI

(suite)

Domont et Suberwick, avec deux milles cinq cents hommes de cavalerie légère, sont chargés de contenir l'avant-garde de Bulow et de pousser des partis pour se mettre en communication avec le maréchal Grouchy, qu'un premier courrier a prévenu de l'arrivée de Bulow ; en même temps un corps de sept mille hommes, aux ordres du comte de Lobau, va se ranger derrière la cavalerie du général Domont, pour garantir nos flancs si le mouvement de Bulow n'est pas arrêté par Grouchy.

Ces dispositions prises, Napoléon ordonne au maréchal Ney d'enlever la ferme de la Haie-Sainte. Au bout d'une demi heure, les batteries ennemies s'éloignent de la ligne, et sont remplacées par d'autres ; les tirailleurs anglais se replient à leur tour ; Wellington dérobe ses masses que foudroie notre artillerie, et leur cherche un abri derrière les crêtes des hauteurs.

Nos troupes se portent en avant. Ney aborde la position avec son intrépidité ordinaire, et quatre-vingts pièces d'artillerie le secondent ; mais la cavalerie ennemie s'élançe sur l'infanterie française, qu'elle parvient à ébranler, et qui recule après avoir perdu deux aigles et plusieurs pièces de canon. Milhaud accourt avec une brigade de cuirassiers : ils couvrent de morts le champ de bataille.

De son côté, l'Empereur, qui avait vu l'ébranlement de notre infanterie à droite, s'y était porté au galop et avait bientôt rétabli l'ordre. La canonnade continue avec fureur, et une nouvelle attaque nous rend maîtres de la ferme de la Haie-Sainte.

Le général anglais Picton tombe mort, l'ennemi fuit en désordre, sabré par la cavalerie de l'inépuisable Milhaud : la bataille est gagnée si Grouchy se présente.

En ce moment Bulow, débouchant de Saint-Lambert, se déployait devant les bois de la Parisse. Trente mille Prussiens s'avançaient au secours de Wellington.

Pendant le comte de Lobau s'efforçait d'arrêter le nouvel ennemi, qui marchait droit au centre dans l'armée française. Mais comment, avec deux mille cinq cents chevaux et sept mille fantassins, empêcher d'avancer les trente mille hommes de troupes fraîches que commande Bulow ? Toutefois, Napoléon espère encore enfoncer le centre des Anglais avant l'arrivée des Prussiens.

Pendant que le maréchal Ney se soutient au village, de la Haie-Sainte, suivant l'ordre qui lui est prescrit



jusqu'à ce qu'on connaisse le résultat de l'arrivée soudaine des Prussiens, Wellington renouvelle ses attaques ; ses troupes sont ramenées par notre infanterie. Alors le maréchal, sentant l'urgente nécessité de s'emparer des hauteurs, toujours occupés par l'armée anglo-hollandaise, appelle une brigade de réserve, composée des cuirassiers de Milhaud ; ils s'ébranlent : bientôt le maréchal couronne le plateau avec ses troupes, dont les charges font un mal horrible aux ennemis.

Voyant alors cette cavalerie exposée au feu meurtrier de la mitraille, l'Empereur ordonne au comte de Valmy de l'appuyer avec deux autres divisions de cuirassiers. Entraînée par ce mouvement et par un excès d'ardeur, la division du général Guyot les suit : c'était la réserve de la garde ; et Napoléon essaye en vain de la rappeler ! Il était cinq heures du soir.

Le choc des trois mille cuirassiers de Kellermann et

de la grosse cavalerie de la garde fut terrible : Milhaud, qui avait été obligé de se replier devant les forces supérieures de Wellington, se rallie aux nouveaux corps qui viennent le secourir ; alors tous se précipitent à la fois sur ce plateau dont l'occupation doit décider de la journée.

L'infanterie anglaise, assaillie avec la plus violente impétuosité, se forme en carrés qui vomissent la mitraille et la mort sur les escadrons français ; ceux-ci s'élançant successivement contre ces remparts de feu, dont plusieurs sont enfin renversés ; au milieu de leurs débris, une nouvelle lutte s'engage entre la cavalerie française et celle de l'ennemi, qui vole au secours de son infanterie.

Vingt fois les côtés enfoncés, brisés, se reforment, vingt fois aussi les cuirassiers s'y jettent avec une fureur toujours croissante. Wellington voit s'éclaircir les rangs de son infanterie ; obligé lui-même de s'enfermer dans un carré, il ne doit son salut qu'à l'immobilité de ses soldats, qui meurent à leur poste. À l'aspect de ce carnage épouvantable, il verse des larmes : " Encore quelques heures, s'écrie-t-il, pour tailler en pièces ces braves gens ; plutôt au ciel que les Prussiens arrivent auparavant ! "

Mais la main de fer de nos cuirassiers continue de décimer ses bataillons ; pendant deux heures ces héroïques soldats affrontent la mort ; rien ne peut ralentir leurs attaques sans cesse renaissantes. Douze mille Anglais sont tombés sous leurs coups.

Wellington est battu ! déjà la route de Bruxelles est encombrée de fuyards et de bagages ; des soldats de toutes armes se jettent à travers la forêt de Soignes ; les caissons, les voitures renversées annoncent le désordre d'une déroute, et le général anglais s'appête à donner le signal de la retraite ; il a même fait rétrograder sur Anvers la batterie du dix-huit qui devait le joindre ; la nuit et l'armée prussienne peuvent seules le sauver.

C'est dans ce moment extrême que Blücher entre en ligne, à la tête de trente milles hommes, ouvrant la communication entre Budow et Wellington. En même temps, deux brigades de cavalerie anglaise, forte de six mille hommes, placée naguère en réserve sur la route, et rendues disponibles par l'arrivée des troupes prussiennes, viennent se présenter aussi devant nous.

Que faisait alors Grouchy ? Parti à deux heures seulement de Gembloux, au lieu d'avoir quitté cette position à dix heures du matin, afin de se montrer à Wavres assez tôt pour arrêter Blücher, il était vers midi à moi-

tié chemin de ce village. En vain la canonnade de Waterloo l'appelle sur le terrain où Napoléon l'attend avec tant d'impatience ; en vain Excelsmans et Gérard le pressent de voler à son secours : il continue à marcher sur Wavres, où se trouvait seul le corps de Thielman ; Blücher en était parti le matin à sept heures.

Napoléon, abandonné à lui-même, privé de son aile droite, en présence de cent cinquante mille hommes qui vont fondre sur sa faible armée, épuisée déjà par huit heures de combat, juge de sang-froid sa position. Il lui faut faire face aux deux armées, et il ordonne un grand changement de front. Les bataillons de la garde se forment en deux colonnes sous ses yeux.

Tout à coup trois bataillons d'infanterie de la seconde viennent se mettre en retraite auprès de la garde ; Napoléon court au-devant d'eux, et les renvoie à leur poste. Mais leur mouvement rétrograde avait fait aussi reculer plusieurs régiments aux prises avec l'ennemi sur le plateau. A cet aspect, Napoléon sent la nécessité de soutenir sa cavalerie indécise ; il se porte avec quatre nouveaux bataillons de la garde à la gauche de la Haie-Sainte, en prescrivant au général Reille de réunir tout son corps, et de le disposer en colonne d'attaque.

A la Haie Sainte, Napoléon rencontre encore une partie des troupes du maréchal Ney, en retraite, et les fait ranimer par la nouvelle de l'approche de Grouchy ; en même temps, il charge le maréchal Ney, avec les quatre bataillons dont on vient de parler, de se porter en avant pour protéger le plateau.

A la tête des quatre bataillons de la garde Ney à pied, l'épée à la main, Friant, Cambronne, repoussent tout ce qui se trouve devant eux. L'ennemi cède à l'impétuosité de notre attaque ; mais Wellington, entièrement rassuré par l'arrivée des Prussiens, fait avancer les bataillons dont il peut maintenant disposer, et le combat se rallume. La victoire va encore couronner les efforts des soldats français, lorsque Blücher, culbutant la faible division qui lui est opposée, parvient au village de la Haie.

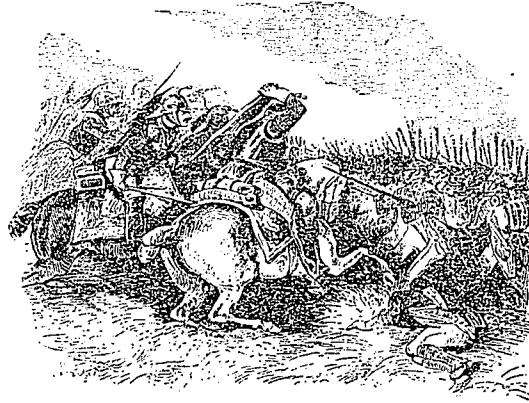
Profitant du trouble et de l'hésitation de notre armée,

Wellington lance toute la cavalerie, qui tourne les huit carrés de la garde pour atteindre l'extrême droite, et pénètre entre la Haie Sainte et le général Reille. Plus de ralliement possible ; la cavalerie de réserve aurait pu favoriser notre retraite ; mais, par un malheur qui tenait à la fatalité de cette journée, la division de réserve de la garde, composée de deux mille grenadiers à cheval et de dragons, tous gens d'élite, s'était engagée

sur le plateau sans l'ordre de l'Empereur.

Il n'a plus de disponibles que les quatre escadrons de service autour de sa personne : il les fait charger, et, bientôt accablés par des masses énormes, ces braves sont culbutés, malgré des prodiges de valeur. Maîtresse du plateau, l'armée anglo-batave tout entière marche en avant et occupe cette position qui devait nous assurer la victoire.

Enfin les huit bataillons de la garde sont placés au centre, où les soutenaient le brave Cambronne et l'intrépide Maréchal Ney, qui avait eu cinq chevaux tués sous lui, désorganisés à leur tour, par la masse des fuyards, tombent écrasés sous le nombre en se défendant jusqu'au dernier soupir. L'armée ennemie, multipliant ses charges contre les bataillons rompus et disper-



sés, redouble la confusion qu'augmente encore l'obscurité de la nuit ; l'artillerie anglaise et prussienne balaye le champ de bataille, ou quelques carrés de la vieille garde sont encore debout.

Napoléon qui a tout fait pour prévenir et arrêter ce désordre, se jette au milieu des fuyards, et s'efforce de les rallier derrière un régiment de la garde en réserve à la gauche de Planchenoit avec deux batteries ; malheureusement, les ténèbres qui empêchent de le voir, détruisent l'effet accoutumé de sa présence sur les troupes, en même temps qu'un tumulte effroyable s'oppose à ce qu'on entende sa voix.

Entraîné dans la déroute, entouré d'ennemis, Napoléon se place, l'épée à la main, au milieu d'un carré, et veut périr avec les braves qui combattent encore ; son

dernier champ de bataille sera son tombeau ! Mais les généraux qui sont auprès de lui l'arrachent à la mort, qu'il demande et qu'il affronte comme un soldat. *La mort ne veut pas de vous, lui dirent les grenadiers, retirez-vous !*

Enfin il se décide à s'éloigner de ce théâtre de destruction, où sa perte ne serait qu'un malheur de plus pour la France et pour l'armée. Plusieurs officiers et soldats, ne pouvant se servir de leurs armes contre les ennemis, les tournèrent contre eux. On dit même que quelques-uns s'aiderent à accomplir ce dernier sacrifice d'un héroïque désespoir.

Les belges couvrirent de leur courageuse amitié ceux qui respiraient encore ; ils veillèrent toute la nuit sur le terrain où venaient de s'éteindre la gloire des cinquante batailles rangées que les Français avait gagnées avec Napoléon.

Arrivé à Genappe avec son état major, l'Empereur essaya d'y réunir quelques troupes pour former l'arrière-garde et mettre un terme aux poursuites de l'ennemi ; la nuit, la confusion d'une déroute générale, l'encombrement des hommes et des chevaux, tout s'opposa à la résolution de l'Empereur. Il quitta Genappe, s'arrêta quelques heures à Philippeville, et entra le 20, à Laon, où les gardes et les paysans l'accueillirent aux cris de *vive l'Empereur !* et lui offrirent le secours de leur généreux dévouement.

Satisfait du courage de ces braves gens, Napoléon les remercia et chargea le maréchal Soult de rallier les corps de l'armée, diminuée, de vingt-cinq mille hommes, dont huit mille prisonniers, et dix-sept mille tués ou blessés ; la perte de l'ennemi avait été égale à celle des Français. Le prince Jérôme ramassa vingt-cinq mille hommes, avec cinquante pièces de canon ; la garde impériale sous les ordres de Morand et de Colbert, se réunit sous les murs d'Avesnes. D'un autre côté, Rapp a reçu l'ordre de venir les rejoindre avec vingt-cinq mille hommes d'élite ; et Grouchy après avoir battu Thielmann à Wavres menace Bruxelles. Sous peu de jours, Napoléon pourra couvrir Paris avec cent vingt mille hommes de vieilles troupes, et trois cent cinquante bouches à feu.

Il veut rester à Laon pour y défendre les approches de la capitale. Le conseil de ses généraux combat ce projet, et le détermine à quitter l'armée pour se rendre à Paris ; il pressent le sort qui l'y attend : " Je vais à Paris, dit-il, mais je suis persuadé que vous me *faîtes faire une sottise ; ma vraie place est ici ; je pourrais y*

diriger ce qui se passera dans la "capitale, et mes frères feraient le reste."

Après avoir pris cette funeste résolution, Napoléon partit précédé du bulletin funèbre de la bataille de Waterloo, avec le dessin de donner à Paris quarante-huit heures aux préparatifs de sa présence, et de revenir ensuite à Laon couvrir la capitale avec ce qui restait de la vieille et de la nouvelle armée.

CHAPITRE XLVII

1815

Abdication de Napoléon. — Séance des chambres. — Napoléon à la Malmaison. — Son départ pour Rochefort. — Son embarquement sur le *Bellerophon*. — Son arrivée à Sainte-Hélène.

Le lendemain, 21 juin, Napoléon descendit à l'Élysée à quatre heures du matin ; il revenait rempli de l'idée qu'une grande dictature était nécessaire pour sauver la patrie.

Si, encore tout couvert de la poussière du champ de bataille, Napoléon avait suivi sa résolution d'aller droit aux Chambres, de leur parler le langage d'une généreuse confiance, et d'un grand homme qui sent ses forces, nul doute que sa demande n'eût obtenue le succès qu'il en attendait ; nul doute que, tracé par lui, le tableau rapide et vrai des ressources du pays n'eût fait partager à tous les esprits sa profonde conviction de la certitude du salut de la France sous son égide.

(à suivre)

TOUT EST BIEN FINI, CETTE FOIS

La retraite des sanglants débris de notre glorieuse armée ne s'opéra qu'à force de nouveaux prodiges. La chaussée étant rompue, un pêle-mêle général avait confondu à travers champ, la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie.

Le général Duhesme, l'un des plus braves de l'armée, fut pris par les Prussiens, qui l'égorèrent.

L'humanité, l'amitié, la douleur des Belges, déroberent

une foule de nos blessés à la barbarie prussienne. On fut obligé d'employer la violence pour arracher de ce champ de carnage Napoléon, qui s'obstinait à vouloir mourir où était morte sa garde.

— Sire, lui répétait le grand-maréchal, je vous en supplie, suivez-moi ; c'est à Paris que vous devez aller maintenant

— Non ! non ! vous vous trompez, Bertrand, lui répondait Napoléon en lui serrant le bras convulsivement ; ma place est ici !



Enfin, à neuf heures du soir, cédant aux remontrances qui lui étaient faites, il s'éloigna avec Bertrand, qui ne devait plus le quitter que pour lui fermer les yeux à trois mille lieues de France !

* * *

L'arrivée de Napoléon à Paris, après ce grand désastre, aurait pu exciter encore l'enthousiasme populaire et créer de nouveaux défenseurs à la patrie. Lui seul pouvait rallier les soldats.

La Chambre des Représentants ne comprit pas le rôle qu'elle devait prendre pour résister à l'étranger. Au lieu

d'appuyer Napoléon, elle manifesta hautement contre lui des sentiments hostiles. Elle se déclara en permanence, comme avait fait autrefois la Convention nationale ; et ainsi que cette assemblée, qui arracha le trône et la vie à Louis XVI, elle obligea l'Empereur à déposer sa couronne ; mais, du moins, la Convention avait-elle su vaincre la coalition.

Napoléon annonça au peuple français le nouveau sacrifice que lui imposait l'attitude de la Chambre.

Les Chambres, étonnées peut-être d'avoir si facilement obtenu cette abdication, qu'elles avaient provoquée, envoyèrent des députations à Napoléon, qui leur répondit :

— Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. Je désire que mon abdication puisse faire le bonheur de la France, mais je ne l'espère point. *Elle laisse l'Etat sans chef et sans existence politique.* Le temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi !

* * *

En obligeant Napoléon à dépouiller le caractère impérial, on n'avait pas pu lui enlever les talents militaires qui avaient fait la gloire du général Bonaparte.

Il offrit de les mettre à la disposition de la patrie menacée ; mais les hommes qui venaient de se liguier contre lui ne permirent pas que cette main qui avait porté le sceptre ressaisît l'épée de général.

On le força de quitter Paris et même d'aller chercher un refuge hors de France.

Sa présence gênait la trahison et effarouchait l'incapacité, pour ne pas dire l'imbécillité. Ceux qui auraient craint l'ascendant de Napoléon se laissèrent duper par le ministre Fouché. Ils formaient encore la majorité dans les deux chambres.

Lorsque Napoléon quitta Paris pour aller d'abord à la Malmaison, il n'était déjà plus libre. La commission du gouvernement provisoire lui avait donné un surveillant qui l'accompagna jusqu'à Rochefort.

On avait choisi pour cette mission le général Becker, qui avait eu à se plaindre de Napoléon ; mais, dans le cœur de cet officier, l'honneur parla plus haut que l'inimitié, et il conserva toujours un respect profond pour son illustre prisonnier.

Arrivé à Rochefort, il refusa l'offre du capitaine Baudin, plus tard vice-amiral, qui lui proposait de le conduire aux États-Unis.

JERUSALEM

SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

CHAPITRE XIV

(suite)

Quelques siècles plus tard, une église s'élevait à Bethphagé, sur l'emplacement même d'où était parti ce cortège mémorable. Cette église, comme tant d'autres en Judée, fut détruite de fond en comble. La charrue avait passé et repassé bien souvent sur les assises enfouies et totalement ignorées d'un sanctuaire si précieux, lorsque, il y a quelques années, à l'occasion d'une querelle qui s'éleva entre des familles de Siloé et de *Djebel-Dour* pour la délimitation d'un champ, on mit à jour un bloc magnifique, représentant en bas-reliefs les différentes scènes dont nous venons de parler.

Nous empruntons aux *Annales de Sion* les détails de cette importante découverte :

“ C'est vers le bas du mont des Oliviers que la tradition place l'ancienne Bethphagé, à une faible distance de Béthanie et de ses sanctuaires. (Pourtant cette tradition n'est pas admise par tous.)

“ Il y a quelques années, un fellah du village de Dour, ayant besoin de pierre à bâtir, fouilla les débris de ce que l'on croit être l'ancien sanctuaire de Bethphagé et mit tout à coup à jour une pierre couverte de peintures et d'inscriptions. Mais, par suite de contestations sur le droit de propriété de ladite pierre entre les habitants de Dour et de Silouan, elle fut de nouveau recouverte des débris qui la cachaient aux yeux de tous. Cependant M. le capitaine Guillemot, ayant été chargé par le R. P. custode des franciscains de copier les peintures et les inscriptions de cette pierre, la fit de nouveau sortir de dessous les décombres, grâce à l'intervention du pacha de Jérusalem, et, la paix s'étant rétablie peu à peu entre les parties intéressées, on put continuer les fouilles.

“ Bientôt apparurent les restes d'une église à une seule nef, de huit mètres de largeur, avec une abside de cinq mètres de diamètre. A côté de l'église, et communiquant avec elle par une petite porte à l'Est, on remarque des ruines d'appartements, dont l'un est recouvert d'un enduit de différentes couleurs.

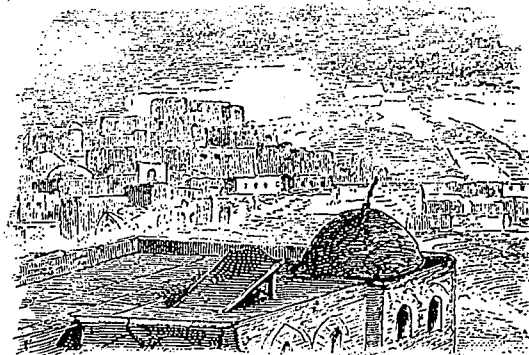
“ La pierre dont nous avons parlé plus haut est un monolithe d'un mètre de hauteur sur un mètre quatre-vingts centimètres de longueur et de profondeur. Elle est percée dans le bas d'un trou arrondi assez profond.

“ Sur la face Ouest, Vers Béthanie, elle est recouverte de peintures représen-

tant la résurrection de Lazare. Celui-ci, encore enveloppé de ses draps mortuaires, est placé près du sépulcre, tandis que Marie-Madeleine est prosternée aux pieds du Seigneur, dont la figure ne manque pas de noblesse, et qu'un assistant, placé près de Lazare, fait le geste naturel à ceux qui veulent éviter une mauvaise odeur. Sur la face Nord sont représentés une ânesse avec son ânon, et, sur la face Est, un groupe de plusieurs personnages. Le tout est accompagné d'inscriptions en caractères latins se rapportant probablement aux faits de l'Évangile qui sont représentés dans ces différentes peintures. Il y a encore d'autres peintures, qui malheureusement sont dans le plus déplorable état.

“ La place de ce monolithe, qui était dans la nef vers le Nord et non dans l'abside, nous ferait croire que c'était un monument marquant l'endroit où, selon la tradition, Notre-Seigneur serait monté sur l'âne pour faire son entrée triomphale à Jérusalem. Si c'était un autel, d'après sa forme il n'appartiendrait pas au rite latin, mais au rite grec.”

L'opinion traditionnelle sur l'emplacement de Bethphagé n'est donc pas nouvelle : si les inscriptions du monolithe sont en latin, elles remonteraient jusqu'au temps des croisades. Mais cette découverte ne tranche cependant pas la question, et n'infirmes pas la force et la valeur de l'opinion contraire.



EN SORTANT DE BÉTHANIE

Une autre découverte, accomplie dans des circonstances à peu près identiques à celles qui avaient marqué celle que nous venons de rapporter, eut lieu à la même époque à Béthanie.

Un fellah, en cherchant des pierres, mit à nu les restes d'une église, non loin de l'emplacement où la tradition veut qu'ait existé la maison de Marthe et de Marie-Madeleine.

Boniface de Raguse, custode de Terre sainte, qui écrivait vers le milieu du seizième siècle, parle en ces termes de cette église, dont on paraissait, de nos jours, ignorer l'existence :

“ Si, en partant du tombeau de Lazare, on se dirige vers l'Est, on trouve à une demi-lieue la maison de sainte Marie-Madeleine, qui est maintenant transformée en église. A côté de celle-ci est située la maison de Marthe. A une trentaine de pas de là, on voit la pierre sur laquelle Notre-Seigneur était assis lorsque Marthe vint à sa rencontre.” (*De perenni cultu*, v. 144.)

L'église nouvellement découverte n'a aussi qu'une nef, large de six mètres, outre une jolie abside de quatre mètres; les fondements ont encore un mètre de hauteur.

Plus petite que celle de Bethphagé, elle est de même parfaitement orientée, et communique par une petite porte avec des ruines, qui seraient, s'il faut s'en rapporter au *savant* fellah qui l'a découverte, les restes des maisons de Marthe et de Marie.

Un grand nombre de personnes allèrent examiner cette nouvelle découverte.

Les patriarches grecs et arméniens non unis y vinrent de leur côté. Les grecs auraient même offert au fellah de lui acheter ces ruines; mais celui-ci assura qu'il préférerait les céder gratuitement aux “Frangi” ses amis. Sur la demande du P. Marie Ratisbonne, si quelque “Frangi” était déjà venu les examiner, il lui répondit qu'elles avaient reçu la visite du Prince des pèlerins (*Emir el Hadji*). Comme le Père Marie ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, il lui expliqua que ce prince était le père à la longue barbe (*abou lachef et tamaleh*), autrement dit le bon frère Liévin, le guide si connu et si aimé des pèlerins en Terre sainte.

A Jérusalem, Grecs, Russes, Arméniens, se mirent aussi en campagne, afin de s'assurer l'acquisition des ruines de Bethphagé.

Pendant le divin Maître réservait cette consolation aux catholiques.

Les R.R. P.P. franciscains menèrent cette négociation avec tant de prudence et de vigueur, que, moyennant la somme de vingt-cinq mille francs, dit-on, ils sont devenus possesseurs de ce lieu à jamais illustré.

C'est un véritable titre de gloire pour la custodie de Terre sainte et un sujet de vive joie pour tous les enfants de l'Eglise de Dieu.



XV

LE CALVAIRE. — LE SAINT-SÉPULCRE

Le Calvaire n'est point une montagne élevée, comme on serait tenté de le croire: il ne forme qu'un petit rameau de la grande montagne qui descend du Nord au Midi, entourée de ce côté de profonds ravins, et sur laquelle est assise la ville de David.

Au moment où le Fils de Dieu consumma son sanglant sacrifice, le Calvaire se trouvait en dehors des murs, au nord de la cité. Le jardin de Joseph d'Arimathie entourait ce rocher, et la partie occidentale de ce jardin renfermait un tombeau taillé dans le roc. Après que le Calvaire eut été arrosé du sang du Fils de Dieu, et que cette tombe s'ouvrit pour recevoir son corps adorable, il devint un lieu sacré, où les chrétiens se rendirent assidûment pour y prier.

Eusèbe nous apprend que l'empereur Adrien, pour en éloigner les fidèles, le fit combler et y fit élever une statue de Vénus. Mais dès que Constantin fut monté sur le trône, il eut soin de faire purifier ce lieu profané, et il ordonna d'y construire un temple, “le plus éclatant et le plus magnifié qui fût sous le soleil”.

Eusèbe, auquel nous empruntons ces détails, dit encore que, dix ans plus tard, les fidèles venaient prier dans cette nouvelle Jérusalem descendue du ciel, construite en marbre et lambrissée d'or, qui s'élevait entre le Calvaire et le lieu où fut trouvée la croix du Sauveur.

Sainte Hélène, âgée de plus de quatre-vingts ans, se rendit à Jérusalem pour assister à la dédicace de ce temple. Tout en partageant la joie universelle, la pieuse mère de Constantin s'attristait en pensant que le bois sacré de notre rédemption était encore enfoui sous les décombres. “Quoi! je suis sur le trône, et la croix du Seigneur est dans la poussière! je demeure dans un palais, et l'instrument du triomphe du Christ est enseveli sous les ruines!”

On sait par quels miracles fut reconnu l'arbre de notre salut. Afin d'honorer le lieu où fut trouvée cette pieuse relique, sainte Hélène y fit construire une chapelle, indépendante de la grande église. Il en était de même de la chapelle du Calvaire, bâtie à la même époque. Mais en 614, Chosroès, roi des Perses, détruisit tous ces monuments élevés par la piété de Constantin et de sa mère; il enleva même la vraie croix, qui y était déposée. Mais après que ce profanateur eut péri de la main d'un de ses fils, le Saint-Sépulcre se releva de ses ruines. Au dixième siècle, les musulmans y mirent deux fois le feu. Quand les croisés s'emparèrent de Jérusalem, ils restaurèrent les trois églises et les réunirent ensemble, comme on les voit aujourd'hui. Depuis la chute du royaume latin de Jérusalem, les musulmans ont toujours respecté l'église du Saint-Sépulcre.

L'église actuelle du Saint-Sépulcre n'a ni portail ni grande entrée. Elle se compose de la rotonde, où est le saint tombeau; de la grande nef, occupée par les Grecs; de la chapelle du Calvaire et de la petite église souterraine de l'Invention de la croix. Tous ces édifices, reliés ensemble, forment une immense construction. Si ce temple auguste ne brille pas par la magnificence dont l'avait revêtu Constantin, il a toujours la gloire immortelle de renfermer le tombeau de Jésus-Christ

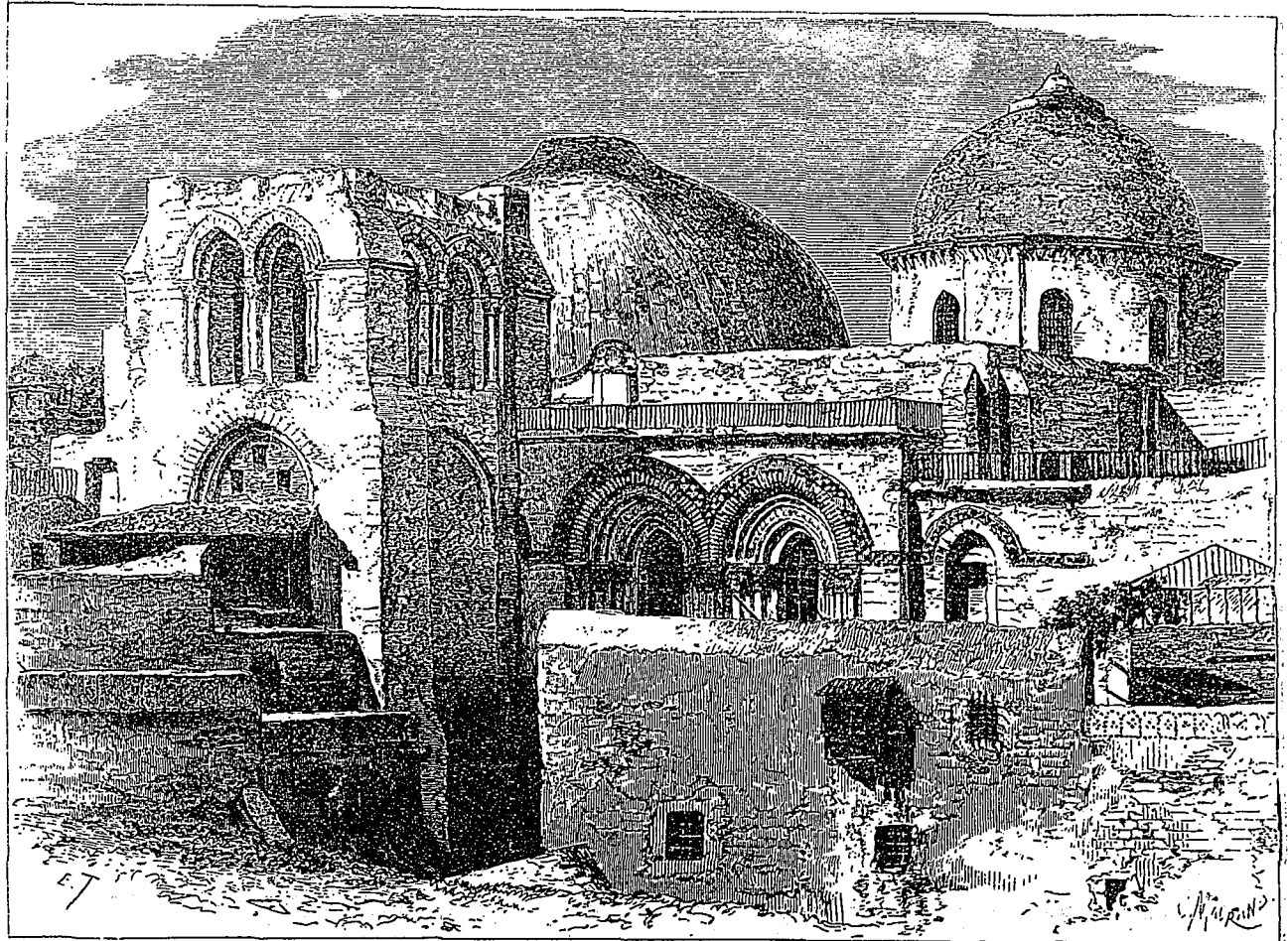
Le Saint-Sépulcre est le cœur et la raison d'être de Jérusalem chrétienne, qui se serre autour de la vieille église franque, comme la ville musulmane autour de la mosquée d'Omar.

Les âmes pieuses et fidèles s'orientent spontanément à Jérusalem : elles reconnaissent, à je ne sais quels signes mystérieux, toutes les choses mémorables ; elles entendent la révélation que les Saints-Lieux racontent eux-mêmes, et dans chaque sanctuaire elles éprouvent des émotions analogues aux mystères terribles qui s'y sont accomplis. D'ailleurs, les montagnes, les vallées, le lit des torrents, les murs d'enceinte, les points saillants, sont toujours les mêmes. La cité de Dieu, vingt fois bouleversée, n'a jamais été complètement anéantie. Elle a été incessamment visitée par les grands pèlerinages des siècles, et les impressions intimes s'accordent avec les témoignages extérieurs pour attester toutes les données de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour confirmer tous les documents de la tradition et de l'histoire.

On n'a besoin d'aucun guide pour aller au Calvaire, et bien moins encore est-il nécessaire que quelqu'un vous explique les scènes inouïes dont il a été souillé. A sa vue, le cœur se resserre, et nul ne peut se défendre d'un frisson qui porte le trouble dans les profondeurs de l'âme.

On touche, à côté du rocher fendu jusqu'à sa base, l'endroit où était planté la croix ; on s'agenouille sur la place où Marie se tenait debout, participant avec son cœur de mère à l'agonie du Sauveur du monde ; on suit, ou plutôt on devine la place que Marie-Madeleine et les filles de Sion avaient inondée de leurs larmes, et, plus loin, le lieu même où les soldats romains jetaient au sort la tunique qu'ils ne devaient point déchirer. L'écho des paroles de la divine Victime résonne encore : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font !*

Le lendemain de l'Ascension, vendredi 19 mai, les pèlerins font solennellement le chemin de la croix. On forme des groupes de cent à cent cinquante personnes, qui se suivent à quarante pas d'intervalle. Cette mesure était nécessaire, en raison du peu de largeur des rues de Jérusalem, rues obs-



JÉRUSALEM — ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

cures dans ce pays de lumière. Le cortège est ouvert et fermé par les deux grandes croix d'olivier apportées des navires où elles avaient été érigées. Elles sont portées par des prêtres et des laïques, qui se relèvent de distance en distance. Vingt pèle-

rins avaient été désignés pour cette belle mission. Ils se disputaient cet honneur avec un admirable empressement. La prière et les chants retentirent dans les rues désolées de Jérusalem, par lesquelles le divin Sauveur passait jadis en portant sa croix.

(à suivre)

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VII

(suite)

En se prononçant ainsi, ce magistrat parlait comme un homme intègre. Il avait raison, sans doute. Malheureusement, il avait tort d'avoir raison devant un public si prévenu contre le colon de Camdless-Bay. De là, des murmures, des protestations mêmes, proférés par les compagnons de Texar, qui accueillirent ses paroles. L'Espagnol le sentit bien, et, abandonnant les faits relatifs à Gilbert Burbank, il en revint aux accusations portées directement contre son père.

« Oui, répéta-t-il, je prouverai tout ce que j'ai avancé, à savoir que James Burbank est en rapport avec l'ennemi qui se prépare à envahir la Floride. En attendant, les opinions qu'il professe publiquement, opinions si dangereuses pour la cause de l'esclavage, constituent un péril public. Aussi, au nom de tous les propriétaires d'esclaves, qui ne se soumettront jamais au joug que le Nord veut leur imposer, je demande que l'on s'assure de sa personne.

— Oui !... Oui ! » s'écrièrent les partisans de Texar, tandis qu'une partie de l'assemblée essayait vainement de protester contre cette injustifiable prétention.

Le magistrat parvint à rétablir le calme dans l'auditoire, et James Burbank put reprendre la parole :

« Je m'élève de toute ma force, de tout mon droit, dit-il, contre l'arbitraire auquel on veut pousser la justice ! Que je sois abolitionniste, oui ! et je l'ai déjà avoué. Mais les opinions sont libres, je suppose, avec un système de gouvernement qui est fondé sur la liberté. Ce n'est pas un crime, jusqu'ici, d'être anti-esclavagiste, et, où il n'y a pas culpabilité, la loi est impuissante à punir ! »

Des approbations plus nombreuses semblèrent donner raison à James Burbank. Sans doute, Texar crut que l'occasion était venue de changer ses batteries puisqu'elles ne portaient pas. Aussi, qu'on ne s'étonne pas s'il lança à James Burbank cette apostrophe inattendue :

« Eh bien, affranchissez donc vos esclaves, puisque vous êtes contre l'esclavage ! »

— Je le ferai ! répondit James Burbank. Je le ferai, dès que le moment sera venu.

— Vraiment ! Vous le ferez quand l'armée fédérale sera maîtresse de la Floride ! répliqua Texar. Il vous faut les soldats de Sherman et les marins de Dupont pour que vous ayez le courage d'accorder vos actes avec vos idées ! C'est prudent, mais c'est lâche !

— Lâche ?... s'écria James Burbank, indigné, qui ne comprit pas que son adversaire lui tendait un piège.

— Oui ! lâche ! répéta Texar. Voyons ? Osez donc enfin mettre vos opinions en pratique ! C'est à croire, en vérité, que vous ne cherchez qu'une popularité facile pour plaire aux gens du Nord ! Oui ! anti-esclavagiste en apparence, vous n'êtes, au fond et par intérêt, qu'un partisan du maintien de l'esclavage !

James Burbank s'était redressé sous cette injure. Il couvrait son accusateur d'un regard de mépris. C'était là plus qu'il n'en pouvait supporter. Un tel reproche d'hypocrisie se trouvait manifestement en désaccord avec toute son existence franche et loyale.

« Habitants de Jacksonville, s'écria-t-il de façon à être entendu de toute la foule, à partir de ce jour, je n'ai plus un seul esclave ; à partir de ce jour, je proclame l'abolition de l'esclavage sur tout le domaine de Camdless-Bay ! »

Tout d'abord des hurras seulement accueillirent cette déclaration hardie. Oui ! il y avait un véritable courage à la faire, —

courage plus que prudence peut-être ! James Burbank venait de se laisser emporter par son indignation.

Or, cela n'était que trop évident, cette mesure allait compromettre les intérêts des autres planteurs de la Floride. Aussi la réaction se fit presque aussitôt dans le public de Court-Justice. Les premiers applaudissements accordés au colon de Camdless-Bay furent bientôt étouffés par les vociférations, non seulement de ceux qui étaient esclavagistes de principe, mais aussi de tous ceux qui avaient été indifférents jusqu'alors à cette question de l'esclavage. Et les amis de Texar auraient profité de ce revirement pour se livrer à quelque acte de violence contre James Burbank, si l'Espagnol lui-même ne les eût contenus.

« Laissez faire ! dit-il, James Burbank s'est désarmé lui-même !... Maintenant, il est à nous ! »

Ces paroles, dont on comprendra bientôt la signification, suffirent à retenir tous ces partisans de la violence. Aussi James Burbank ne fut-il point inquiété, lorsque les magistrats lui eurent dit qu'il pouvait se retirer. Devant l'absence de toute preuve, il n'y avait pas lieu d'accorder l'incarcération demandée par Texar. Plus tard, si l'Espagnol qui maintenait ses dires, produisait des témoignages de nature à mettre au grand jour les connivences de James Burbank avec l'ennemi, les magistrats reprendraient les poursuites. Jusque-là, James Burbank devait être libre.

Il est vrai, cette déclaration d'affranchissement relative au personnel de Camdless-Bay, publiquement faite, allait être ultérieu-

rement exploitée contre les autorités de la ville et au profit du parti de l'émeute.

Quoi qu'il en soit, à sa sortie de Court-Justice, bien que James Burbank fût suivi par une foule très mal disposée à son égard, les agents surent empêcher qu'on lui fit encore violence. Il y eut des huées, des menaces, non des actes de brutalité. Évidemment, l'influence de Texar le protégeait. James Burbank put donc atteindre les quais du port où l'attendait son embarcation. Là, il prit congé de son correspondant, M. Hervey, qui ne l'avait point quitté. Puis, poussant au large, il fut rapidement hors de la portée des vociférations, dont les braillards de Jacksonville avaient accompagné son départ.

Comme la marée descendait, l'embarcation, retardée par le jusant, ne mit pas moins de deux heures à gagner le pier de Camdless-Bay, où James Burbank était attendu par sa famille. Quelle joie ce fut dans tout ce petit monde en le revoyant ! Il y avait tant de motifs de craindre qu'il fut retenu loin des siens !

« Non ! dit-il à la petite Dy, qui l'embrassait. Je t'avais promis de revenir pour dîner, ma chérie, et, tu le sais bien, je ne manque jamais à mes promesses ! »

VIII

LA DERNIÈRE ESCLAVE

Le soir même, James Burbank mit les siens au courant de ce qui s'était passé à Court-Justice. L'odieuse conduite de Texar leur fut dévoilée. C'était sous la pression de cet homme et de la popu-

lace de Jacksonville que l'ordre de comparution avait été adressé, à Camdless-Bay. L'attitude des magistrats, en cette affaire, ne méritait que des éloges. A cette accusation d'intelligence avec les fédéraux, ils avaient répondu en exigeant la preuve qu'elle fut fondée. Texar n'ayant pu fournir cette preuve, James Burbank avait été laissé libre.

Toutefois, au milieu de ces vagues incriminations, le nom de Gilbert avait été prononcé. On ne semblait pas mettre en doute que le jeune homme fût à l'armée du Nord. Le refus de répondre à cet égard, n'était-ce pas un demi-aveu de la part de James Burbank ?

Ce que furent alors les craintes, les angoisses de Mme Burbank, de miss Alice, de toute cette famille si menacée, cela n'est que trop aisé à comprendre. A défaut du fils qui leur échappait, les forcenés de Jacksonville ne s'en reprendraient-ils pas à son père ? Texar s'était vanté, sans doute, lorsqu'il avait promis de produire, sous quelques jours, une preuve de ce fait. En somme, il n'était pas impossible qu'il parvînt à se la procurer, et la situation serait inquiétante au plus haut point.

— Mon pauvre Gilbert, s'écria Mme Burbank. Le savoir si près de ce Texar, décidé à tout faire pour atteindre son but !

— Ne pourrait-on le prévenir de ce qui vient de se passer à Jacksonville ? dit miss Alice.

— Oui ! ajouta M. Stannard. Ne conviendrait-il pas surtout de lui faire savoir que toute imprudence de sa part aurait les conséquences les plus funestes pour les siens et pour lui ?

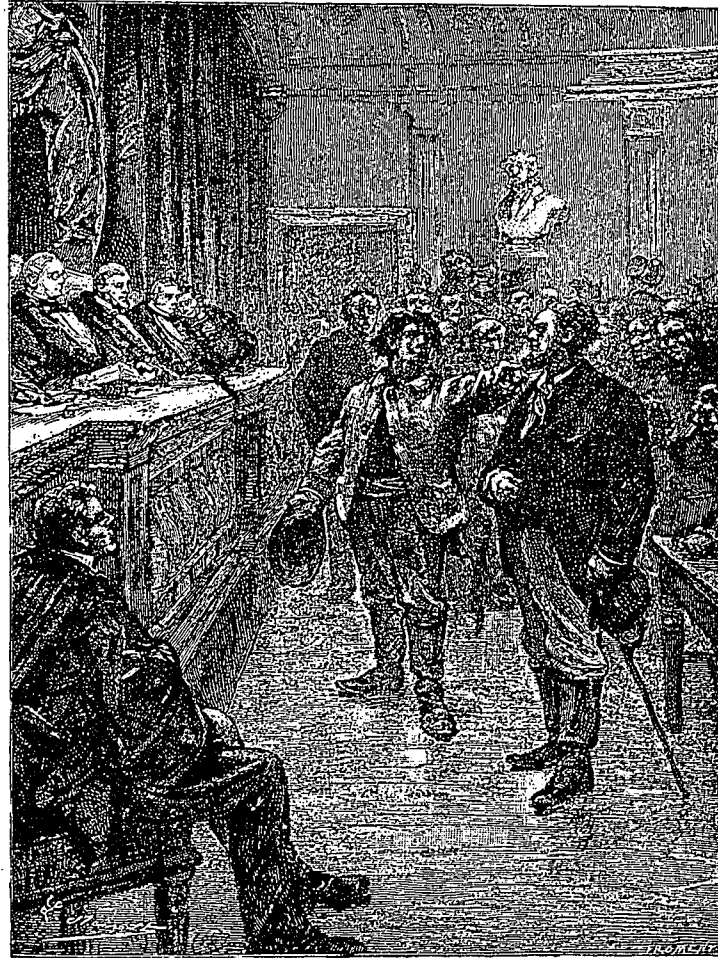
— Et comment le prévenir ? ré-

pliqua James Burbank. Des espions rôdent sans cesse autour de Camdless-Bay, cela n'est que trop certain. Déjà le messager que Gilbert nous a envoyé avait été suivi à son retour. Toute lettre que nous écrivions pourrait tomber entre les mains de Texar. Tout homme que nous enverrions, chargé d'un message verbal, risquerait d'être arrêté en route. Non, mes amis, ne tentons rien qui soit susceptible d'aggraver cette situation, et fasse le ciel que l'armée fédérale ne tarde pas à occuper la Floride ! Il n'est que temps pour cette minorité de gens honnêtes, menacée par la majorité des coquins du pays ?

James Burbank avait raison. Par suite de la surveillance qui devait évidemment s'exercer autour de la plantation, il eût été très imprudent de correspondre avec Gilbert. D'ailleurs, le moment approchait où James Burbank et les nordistes établis en Floride seraient en sûreté sous la protection de l'armée fédérale.

C'était, en effet, le lendemain même que le commodore Dupont devait appareiller au mouillage d'Edisto. Avant trois jours, bien certainement, on apprendrait que la flottille, après avoir descendu le littoral de la Géorgie, serait dans la baie de Saint-Andrews.

James Burbank raconta alors le grave incident survenu devant les magistrats de Jacksonville. Il dit comment il avait été poussé à répondre au défi jeté par Texar à propos des esclaves de Camdless-Bay. Fort de son droit, fort de sa conscience, il avait publiquement déclaré l'abolition de l'esclavage sur tout son domaine. Ce que nul État du Sud ne s'était encore per-



mis de proclamer, sans y avoir été obligé par le sort des armes, il l'avait fait librement et de son plein gré.

Déclaration aussi hardie que généreuse ! Quelles en seraient les

conséquences ? On ne pouvait le prévoir. Evidemment, elle n'était pas de nature à rendre la position de James Burbank moins menacée au milieu de ce pays esclavagiste. Peut-être même provoquerait-elle

certaines velléités de révolte parmi les esclaves des autres plantations. N'importe ! La famille Burbank, émue par la grandeur de l'acte, approuva sans réserve ce que son chef venait de faire.

— James, dit Mme Burbank, quoi qu'il puisse arriver, tu as eu raison de répondre ainsi aux odieuses insinuations que ce Texar avait l'infamie de lancer contre toi !

— Nous sommes fiers de vous, mon père ! ajouta miss Alice, en donnant pour la première fois ce nom à M. Burbank.

— Et ainsi ma chère fille, répondit James Burbank, lorsque Gilbert et les fédéraux entrèrent en Floride, il ne trouveront plus un seul esclave à Camdless-Bay !

— Je vous remercie, Monsieur Burbank, dit alors Zermah, je vous remercie pour mes compagnons et pour moi. En ce qui me concerne, je ne me suis jamais sentie esclave près de vous. Vos bontés, votre générosité m'avaient déjà faite aussi libre que je le suis aujourd'hui !

— Tu as raison, Zermah, répondit Mme Burbank. Esclave ou libre, nous ne t'en aimerons pas moins !

Zermah eût en vain essayé de cacher son émotion. Elle prit Dy dans ses bras et la pressa sur sa poitrine.

M. Carrol et Stannard avaient serré la main de James Burbank avec effusion. C'était lui dire que ils l'approuvaient et qu'ils applaudissaient à cet acte d'audace, — de justice aussi.

Il est bien évident que la famille Burbank, sous cette généreuse impression, oubliait alors ce que la conduite de James Bur-

bank pouvait provoquer de complications dans l'avenir.

Aussi personne à Camdless-Bay ne songerait-il à blâmer James Burbank, si ce n'est, sans doute, le régisseur Perry, lorsqu'il serait au courant de ce qui venait de se passer. Mais il était en tournée pour le service de la plantation et ne devait rentrer que dans la nuit.

Il était déjà tard. On se sépara, non sans que James Burbank eût annoncé que, dès le lendemain, il remettrait à ses esclaves leur acte d'affranchissement.

— Nous serons avec toi, James, répondit Mme Burbank, quand tu leur apprendras qu'ils sont libres!

— Oui, tous! ajouta Edward Carrol.

— Et moi aussi, père? demanda la petite Dy.

— Oui, ma chérie, toi aussi!

— Bonne Zermah, ajouta la fillette, est-ce que tu vas nous quitter après cela?

— Non, mon enfant! répondit Zermah. Non! Je ne t'abandonnerai jamais!

Chacun se retira dans sa chambre, quand les précautions ordinaires eurent été prises pour la sécurité de Castle-House.

Le lendemain, la première personne que rencontra James Burbank dans le parc réservé, ce fut précisément M. Perry. Comme le secret avait été parfaitement gardé, le régisseur n'en savait rien encore. Il l'apprit bientôt de la bouche même de James Burbank, qui s'attendait du reste à l'ébahissement de M. Perry.

— Oh! Monsieur James!... Monsieur James!

Le digne homme vraiment abasourdi, ne pouvait trouver autre chose à répondre.

— Cependant cela ne peut vous surprendre, Perry, reprit James Burbank. Je n'ai fait que devancer les événements. Vous savez bien que l'affranchissement des noirs est un acte qui s'impose à tout Etat soucieux de sa dignité...

— Sa dignité, Monsieur James! Qu'est-ce que la dignité vient faire à ce propos?

— Vous ne comprenez pas le mot dignité, Perry. Soit! disons: soucieux de ses intérêts.

— Ses intérêts, ... ses intérêts, Monsieur James! Vous osez dire: soucieux de ses intérêts!

— Incontestablement, et l'avenir ne tardera pas à vous le prouver, mon cher Perry.

— Mais où recrutera-t-on désormais le personnel des plantations, Monsieur Burbank?

— Toujours parmi les noirs, Perry.

Mais, si les noirs sont libres de ne plus travailler, ils ne travailleront plus!

— Ils travailleront, au contraire, et même avec plus de zèle, puisque ce sera librement, et avec plus de plaisir aussi, puisque leur condition sera meilleure.

— Mais les vôtres, Monsieur James! les vôtres vont commencer par nous quitter!

— Je serai bien étonné, mon cher Perry, s'il en est un seul qui ait la pensée de le faire.

— Mais voilà que je ne suis plus régisseur des esclaves de Camdless-Bay?

— Non, mais vous êtes toujours régisseur de Camdless Bay, et je ne pense pas que votre situation soit amoindrie parce que vous commanderez à des hommes libres au lieu de commander à des esclaves.

— Mais...

— Mon cher Perry, je vous préviens qu'à tous vos "mais" j'ai des réponses toutes prêtes. Prenez donc votre parti d'une mesure qui ne pouvait tarder à s'accomplir, et à laquelle ma famille, sachez-le bien, vient de faire le meilleur accueil.

— Et nos noirs n'en savent rien?...

— Rien encore, répondit James Burbank. Je vous prie, Perry, de ne point leur en parler. Ils l'apprendront aujourd'hui même. Vous les convoquerez donc tous dans le parc de Castle-House, pour trois heures après midi, en vous contentant de dire que j'ai une communication à leur faire.

Là-dessus, le régisseur se retira, avec de grands gestes de stupéfaction, répétant:

— Des noirs qui ne sont plus esclaves! Des noirs qui vont travailler à leur compte! Des noirs qui seront obligés de pourvoir à leurs besoins! C'est le bouleversement de l'ordre social! C'est le renversement des lois humaines! C'est contre nature! Oui! contre nature!

Pendant la matinée James Burbank, Walter Stannard et Edward Carroll allèrent en break visiter une partie de la plantation sur sa frontière septentrionale. Les esclaves vauquaient à leurs travaux habituels au milieu des rizières, des champs de caféiers et de cannes. Même empressement au travail dans les chantiers et les scieries. Le secret avait été bien gardé. Aucune communication n'avait pu s'établir encore entre Jacksonville et Camdless-Bay. Ceux qu'il intéressait d'une façon si directe ne savaient rien du pro-

jet de James Burbank.

En parcourant cette partie du domaine sur sa limite la plus exposée, James Burbank et ses amis voulaient s'assurer que les abords de la plantation ne présentaient rien de suspect. Après la déclaration de la veille, on pouvait craindre qu'une partie de la populace de Jacksonville, ou de la campagne environnante fût poussée à se porter sur Camdless-Bay. Il n'en était rien jusqu'alors. On ne signala même pas de rôdeurs de ce côté du fleuve, ni sur le cours de Saint-John. Le *Shannon*, qui le remonta vers dix heures du matin ne fit point escale au pier du petit port et continua sa route vers Picolata. Ni en amont, ni en aval, il n'y avait rien à craindre pour les hôtes de Castle-House.

Un peu avant midi, James Burbank, Walter Stannard et Edward Carroll repassèrent le pont de l'enceinte du parc et rentrèrent à l'habitation. Toute la famille les attendait pour déjeuner. On était plus rassuré. On causa plus à l'aise. Il semblait qu'il se fût produit une détente dans la situation. Sans doute, l'énergie des magistrats de Jacksonville avait imposé aux violents du parti de Texar. Or, si cet état de choses se prolongeait pendant quelques jours encore, la Floride serait occupée par l'armée fédérale. Les anti-esclavagistes, qu'ils fussent du Nord ou du Sud, y seraient en sûreté.

James Burbank pouvait donc procéder à la cérémonie d'émancipation, — premier acte de ce genre qui serait volontairement accompli dans un Etat à esclaves.

Celui de tous les noirs de la

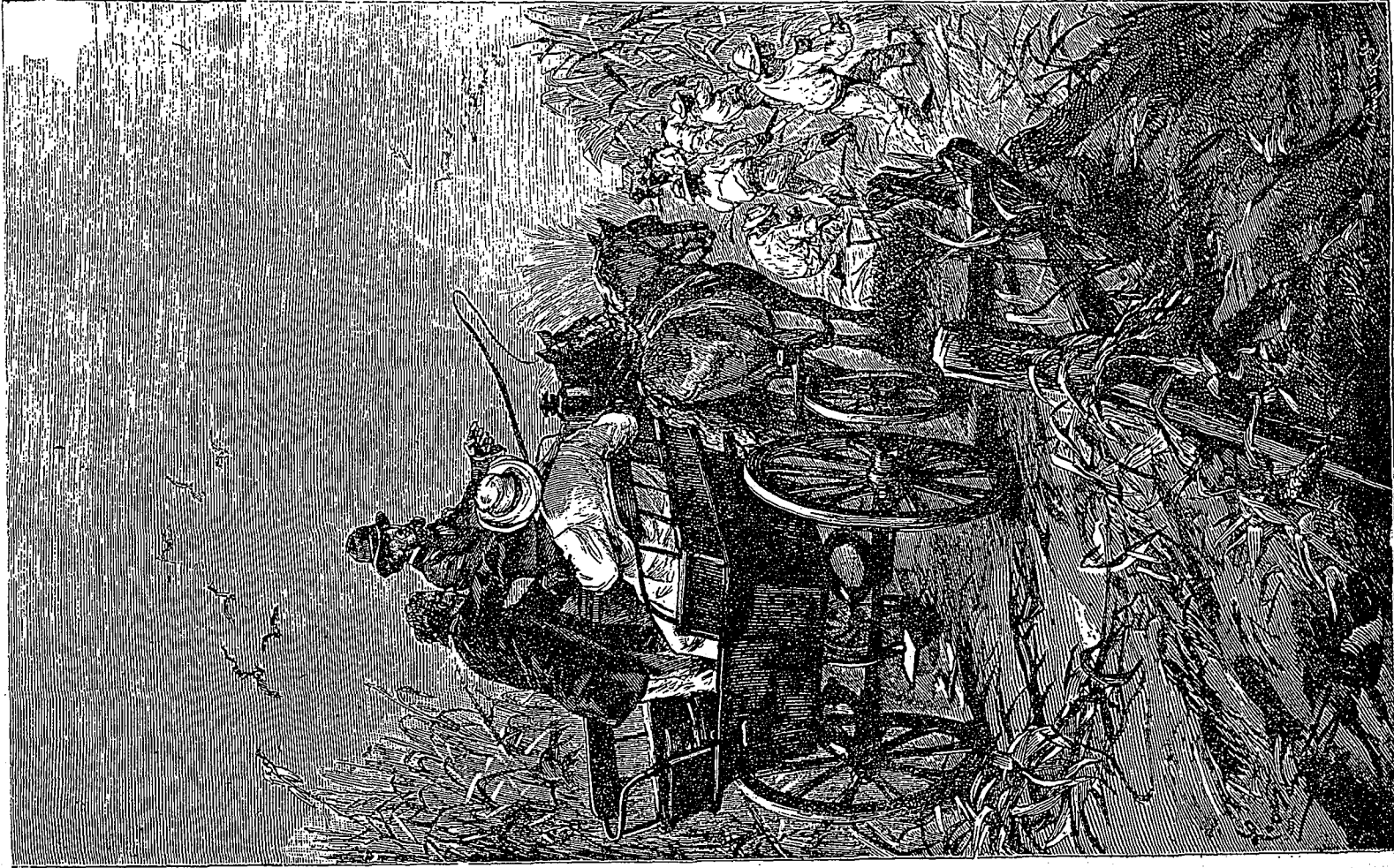
plantation qui éprouverait le plus de satisfaction serait évidemment un garçon de vingt ans, nommé Pygmalion, — plus communément appelé Pyg. Attaché au service des communs de Castle-House, c'était là que demeurait le dit Pyg. Il ne travaillait ni dans les champs ni dans les ateliers ou chantiers de Camdless-Bay. Il faut bien l'avouer, Pygmalion n'était qu'un garçon ridicule, vaniteux, paresseux, auquel, par bonté, ses maîtres passaient bien des choses. Depuis que la question de l'esclavage était en jeu, il fallait l'entendre déclamer de grandes phrases sur la liberté humaine. A tout propos il faisait des discours prétentieux à ses congénères, qui ne se gênaient pas d'en rire. Il montait sur ses grands chevaux, comme on dit, lui qu'un âne eût jeté à terre. Mais, au fond, comme il n'était point méchant, on le laissait parler. On voit déjà quelles discussions il devait avoir avec le régisseur Perry, lorsque celui-ci était d'humeur à l'écouter, et l'on sent quel accueil il allait faire à cet acte d'affranchissement qui lui rendrait sa dignité d'homme.

Ce jour-là les noirs furent prévénus qu'ils auraient à se réunir dans le parc réservé de Castle-House. C'était la qu'une importante communication leur serait adressée par le propriétaire de Camdless-Bay.

Un peu avant trois heures, — heure fixée pour la réunion — tout le personnel, après avoir quitté ces baraquons, commença à s'assembler devant Castle-House.

(à suivre)

NORD CONTRE SUD



NÈGRES AU TRAVAIL SUR LA PLANTATION BURBANK

UN RUSÉ COQUIN

On en était sur les voleurs ; chacun avait raconté son histoire de brigands, lorsque l'abbé de Worth fut prié par quelques invités de payer son écot. Le vieux curé consentit de bonne grâce et raconta cette histoire que je transcrit fidèlement.

— L'archevêque de Cantorbéry rencontra un jour dans une forêt qu'il traversait souvent, un homme assis par terre devant un échiquier et qui paraissait très occupé. L'archevêque s'arrêta un instant pour considérer le singulier personnage, puis comme celui-ci restait absorbé, sans s'apercevoir de sa présence, il avança un peu, et lui touchant l'épaule :

— Que fais-tu donc là, mon ami ? lui demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit l'autre en saluant, je joue aux échecs !

— Aux échecs ? Comment ! Tu joues aux échecs tout seul, demanda le prélat avec étonnement.

— Non, Monseigneur, je joue avec le bon Dieu.

— Avec le bon Dieu ? Mais alors, il doit t'en coûter fort peu, quand tu perds ? reprit avec un bon sourire l'archevêque qui ne savait pas s'il devait prendre la chose au sérieux.

— Mais, Monseigneur, pardonnez-moi, nous jouons gros jeu et je paie exactement. Tenez, continua l'homme aux échecs, attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur, je suis aujourd'hui d'un guignon affreux.

Il se passa un moment.

Teut à coup, le partenaire du bon Dieu s'écria :

— Aïe, me voilà échec et mat ! Diable !

L'archevêque se mit à rire de tout son cœur.

Alors le joueur tira, avec le plus grand sang-froid, trente guinées de sa poche et les donna au prélat.

— Monseigneur, dit-il, quand je perds, le bon Dieu m'envoie toujours quelqu'un

pour recevoir ce qui lui revient ; les pauvres sont ses trésoriers ; ne balancez donc pas à prendre cet argent et à le leur distribuer, c'est le prix de cette partie.

L'archevêque eut beau résister, il fut contraint d'emporter avec lui les trente guinées.

A un mois environ de là, le prélat passa par la même forêt.

Il vit le même homme, à la même place et dans la même attitude que la première fois.

Cela le fit sourire, mais tandis qu'il s'était arrêté, l'autre qui venait de l'apercevoir l'engagea à s'approcher.

— Monseigneur, commença-t-il, j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus ; mais dame, je crois qu'aujourd'hui je tiens une fois revanche. Attendez.

Et, comme la première fois, le prélat se mit à regarder son joueur.

— Ma foi ! dit soudain celui-ci, voilà le bon Dieu échec et mat !

— Ah ! ah ! fit l'archevêque, eh ! mais... qui te paiera ?

— Apparemment que ce sera vous, Monseigneur, je jouais trois cent guinées, et le bon Dieu m'envoie toujours, quand je gagne, quelqu'un qui paie aussi exactement que je le fais moi-même quand je perds. J'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront si vous refusez de m'en croire sur parole.

Et il fallut bien que le prélat payât. Il le fit d'ailleurs, sans attendre d'y être provoqué par les amis de la forêt.

On fut unanime à applaudir ce récit plein d'humeur de l'abbé de Worth.

Lorsqu'on plaça Bonaparte à la tête de l'armée, bien des gens crièrent, le trouvait trop jeune. Quant ce bruit vint à ses oreilles, il s'écria :

— Trop jeune ! trop jeune !... Mais dans six mois j'aurai Milan !

Anecdote :

Napoléon avait conservé de son origine presque plébéienne et de son éducation militaire, des façons qui n'étaient guère de cour. Il était brusque, fantasque, presque brutal.

L'une de ces manies, en ses moments de bonne humeur, était de pincer l'oreille à ses familiers ou de donner de petits soufflets.

Sa brutalité pouvait aller jusqu'à la violence ; Il cingla un jour de sa cravache un écuyer qu'il accusait d'avoir mal tenu son cheval.

Au camp de Boulogne, il en menaça l'amiral Bruix qui n'avait pas exécuté un de ses ordres : mais l'amiral recula d'un pas, mit la main sur la garde de son épée, et dit : "Sire, prenez garde !"

Un jour qu'il avait grossièrement apostrophé Talleyrand : " Quel dommage dit celui-ci, qu'un si grand prince ait été si mal élevé ! "

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION
D'HYSPÉPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00
SIX BOITES, " " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIÈRE CLASSE.

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montréal

JOLIES
FEMMES . . .

Les plus beaux types de beauté physique ne sauraient être sans la santé. Dès lors jouir d'une bonne santé devrait être le but de toute femme soi-disant belle.

Les yeux languissants, les joues pâles, les traits émaciés se rencontrent, hélas ! trop souvent parmi leur sexe. Pourquoi ? Parce qu'une grande partie des femmes d'aujourd'hui souffrent de faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges

. . . du Dr Coderre

Pour Femmes
Pâles et Faibles

sont, on ne saurait en douter, le plus grand bienfait que la science ait jamais produit pour soulager les maladies de cette nature. Des milliers témoignent chaque jour de leur valeur supérieure en recouvrant la vigueur d'une femme forte.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine
Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - Montréal.

PRIMES

Pour les
Acheteurs
Au Numéro

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

— ET —

SACRÉ-CŒUR DE MARIE

2 Chromo-Lithographies de 21 x 27½ pouces

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du **Cyclorama Universel** pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles qui suivent :

UN CHROMO POUR

20	coupons consécutifs et	5 centins
ou 15	“ “	10 “
“ 10	“ “	15 “
“ 5	“ “	20 “

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le tube d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME
POUR CHROMO No 3

UNE AUTRE PRIME

“ A la Memoire d'Alphonse Lusignan ”

HOMMAGE

De ses Amis et Confrères

Magnifique volume de littérature canadienne, écriin renfermant plus de vingt-cinq contributions littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui se fait rare.

Les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** auront, pour se procurer ce volume, les avantages suivants :

15	Coupons consécutifs et	10	centins
ou 10	“ “ et	15	“
“ 5	“ “ et	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPON DE PRIME
Vol. d'Alph. Lusignan No 3

DICTIONNAIRE “LAROUSSE” EN PRIME

A toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du “ **DICTIONNAIRE LAROUSSE** ”.



Un bon *Dictionnaire manuel* est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le **DICTIONNAIRE COMPLET** de **LAROUSSE** réalise jusqu'ici le type le plus parfait du *Dictionnaire manuel*. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, **25 tableaux synthétiques** très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordinaire alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de **30 noms**, contient **250 jolis portraits (partie neuve)**, des **Cartes géographiques**, **Cartes particulières pour le Canada**, gravées spécialement pour l'ouvrage et coloriées; une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des
journaux illustrés du Canada.

ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

A Montréal, servi à domicile :

1 an \$3.00 | 6 mois \$1.50

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes
pour un sirop plus agréa-
ble au goût et qui guérira la

TOUX,

LES

RHUMES



PASTHME,

plus rapi-

dement

que le

Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 13 Jan. 1893.

Roy et Boire Drug Co., Messieurs:—Le remède
connu sous le nom de **Menthol Cough Syrup**,
est la plus excellente préparation que j'aie jamais
employée pour les maladies des poumons, telle que
toux opiniâtres et bronchites aiguës et chroniques.
C'est avec le plus grand plaisir que je recom-
mande cette préparation.

B. R. LAHAIR, M. D.

Rue Cor cord.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :

25 cts la bouteille

R. BEAUGRAND et Cie.

AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA

222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

RELIURE

POUR LE

Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs
assorties, avec titre en or sur
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra A 60, 75c et \$1.
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU: 22, RUE ST-GABRIEL,
MONTREAL.

PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

Montre en Argent allemand valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

FORMEZ DES CLUBS

Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES:— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

A Montréal, servi à domicile - - - 12 mois \$3.00 — 6 mois \$1.50

Au Canada et aux Etats-Unis - - - 12 mois \$2.50 — 6 mois \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

Adressez toute communication :

“LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,”

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

